

ACTE II, SCENE XIII.

LE CHATEAU DE VERNEUIL,

DRAME EN CINQ ACTES,

par M. Poujol,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 30 JUILLET 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE MARQUIS DE ROSEBOIS.	M. JOSEPH.	JOSEPH, domestique.	M. CHARLET.
M. D'ORBESSON, conseiller au Châtelet.	M. SAINT-MAR.	HOMMES DU PEUPLE.	M. FONBONNE. M. DRASCOURT. M. PASCAL.
MONTALAIS, intendant du Marquis.	M. DELAISTRE.	UN HUISSIER.	M. COSTE.
LÉON, duc de Verneuil sous le nom d'Adrien.	M. EUG. MONROSE.	UN PIQUEUR.	M. JULES.
		Mme VERDIER.	Mme GAUTIER.
DELMAR, médecin.	M. AMY.	LUCIE.	Mlle CLARISSE.
DEUXIEME MÉDECIN.	M. ÉDOUARD.	LOUISE.	Mme AMY.
BERNARD, concierge du Châtelet.	M. FOURNEL.	DENISE.	Mlle GABRIELLE.
		THÉRÈSE.	Mlle FANNY.

La scène se passe en 1770. Au château de Verneuil pendant les premier, deuxième, quatrième et cinquième actes, et au Châtelet pendant le troisième.

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène ; le premier, à gauche du spectateur.

ACTE PREMIER.

Un riche salon gothique. Porte d'entrée au fond. A gauche, dans la boiserie, une porte secrète. A côté, un cabinet. A droite, la porte de l'appartement du jeune duc ; auprès, une cheminée avec une pendule et des flambeaux. Du même côté, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE

LE MARQUIS, *seul, puis* JOSEPH.

Le Marquis est assis dans un fauteuil près de la table, il paraît enseveli dans ses réflexions.

JOSEPH, *entrant.*

Monsieur le marquis, les médecins que vous avez envoyé chercher à Paris viennent d'arriver au château. Ils demandent à vous être présentés.

LE MARQUIS, *se levant vivement.*

Faites-les entrer... faites-les entrer sur-le-champ.

Joseph introduit les trois docteurs et sort.

SCENE II.

LE MARQUIS, DELMAR, DEUX MÉDECINS.

LE MARQUIS, *allant au-devant d'eux.*

J'attendais, messieurs, votre arrivée avec une

impatience que vous concevrez sans peine, lorsque vous saurez que votre art et votre science peuvent seuls sauver les jours du jeune duc de Verneuil, mon pupille.

DELMAR.

Monsieur le marquis, aussitôt que j'ai eu reçu la lettre si pressante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je me suis hâté d'aller trouver mes deux confrères, et je les ai déterminés à m'accompagner.

LE MARQUIS.

Puissiez-vous, messieurs, n'être pas arrivés trop tard! La maladie a fait des progrès rapides, et le malheureux Léon est dans un tel état d'abattement que, sans la confiance si justement méritée que j'ai dans vos rares lumières, il ne me serait plus permis de concevoir aucune espérance.

DELMAR.

Veuillez nous faire conduire près du jeune duc.

LE MARQUIS

Je vais moi-même.

DELMAR.

Pardon, monsieur le marquis, ayez la bonté de ne pas assister à notre consultation La vive tendresse que vous portez à votre pupille nous ferait un devoir de ne pas nous expliquer, peut-être, avec toute la franchise qua réclame l'état du malade.

LE MARQUIS.

Faites, messieurs. (*Montrant la porte à droite.*) Voici l'appartement de Léon. Moi, je vais attendre ici le résultat de votre conférence. C'est la vie ou la mort que vous m'apporterez.

Les médecins entrent chez le Duc.

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, la vie ou la mort. Si Léon succombe, je suis perdu, déshonoré comme tuteur infidèle. Cinq cent mille livres que j'ai englouties au jeu sur la fortune de mon pupille... et que dirai-je lorsqu'il faudra rendre mes comptes? et à qui, grand Dieu? au conseiller d'Orbesson, dont la fille est appelée par le testament du feu duc à recueillir la succession de son cousin. Un conseiller au grand Châtelet! il sera inexorable. D'ici à la majorité de Léon je pouvais hériter de mon oncle, et alors il m'était facile de tout réparer. Mais s'il expire, aucune espérance de salut. (*Moment de silence.*) Et Montalais qui m'a quitté en me disant qu'il se rendait à Paris et qu'il reviendrait pour me sauver. Me sauver! et comment? il n'a pas voulu s'expliquer davantage. J'ajoute peu de croyance à ce qu'il m'a dit, et pourtant je ne puis me défendre d'une secrète espérance. Montalais a partagé mes erreurs, mes dissipations; il a du zèle, de l'adresse... Mais trois jours se sont écoulés depuis son départ, et aucune nouvelle de lui... M'aurait-il abandonné?

SCENE IV.

LOUISE, *au fond*, LE MARQUIS.

LOUISE, *entrant timidement.*

Pardon, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *avec bonté.*

C'est toi, ma chère Louise. Que veux-tu?

LOUISE.

Depuis huit jours, monsieur le marquis, j'ai eu beau venir, beau faire, on n'a jamais voulu me laisser pénétrer jusqu'à M. Léon; et vous savez pourtant quelle amitié il a pour sa petite Louise! amitié d'enfance, puisque je suis la fille du fermier du château, et que nous avons été presque élevés ensemble. Oui, monsieur le marquis. Aussi je l'aime plus que s'il était mon frère. On dit partout qu'il est bien malade, et je ne puis lui prodiguer mes soins. Je suis bien sûre qu'il prendrait de ma main toutes les drogues qu'on lui ordonnerait. Eh bien, on ne veut pas seulement me le laisser voir, quand ce ne serait qu'une minute. Ah! si vous vouliez me permettre...

LE MARQUIS.

Impossible, bonne Louise; il y a dans ce moment une consultation de médecins.

LOUISE.

Seraient-ce trois hommes noirs qui viennent d'arriver de Paris?

LE MARQUIS.

Oui, Louise.

LOUISE, *pleurant.*

O mon Dieu! trois médecins! M. le duc est un homme mort!

LE MARQUIS.

Espérons que le ciel aura pitié de nous. Louise, va attendre dans la salle voisine, et peut-être pourras-tu voir encore Léon.

LOUISE.

Monsieur le marquis, que vous êtes bon! (*Prête à sortir.*) Ah! j'oubliais! voici une lettre qu'un exprès de Paris vient d'apporter.

LE MARQUIS.

Donne vite.

LOUISE, *lui donnant la lettre.*

Il a dit qu'elle était très-pressée.

LE MARQUIS, *à part.*

Ciel! elle est de Montalais. (*Haut.*) Laisse-moi, Louise, laisse-moi.

LOUISE.

Monsieur le marquis, avec votre permission, je vais attendre. Vous tiendrez votre promesse?

LE MARQUIS.

Oui, oui. Mais laisse-moi, je veux être seul.

Louise sort.

SCENE V.

LE MARQUIS, *seul, ouvrant la lettre.*

Une lettre de Montalais! Que va-t-il m'apprendre? (*Lisant.*) « Monsieur le marquis, j'ai » réussi... » (*S'interrompant.*) Il a réussi. (*Continuant.*) « Je serai aujourd'hui près de vous, mais » à la nuit. J'entrerai par la petite porte du parc » et m'introduirai au château par l'issue souter- » raine dont l'entrée est dans la grotte des ro- » chers. A dix heures je frapperai à la porte se- » crète pratiquée dans la boiserie du grand salon. » (*A lui-même.*) C'est ici. (*Continuant.*) « Ayez soin » d'éloigner tout le monde et que nous soyons » seuls. » Quel mystère! et il assure qu'il va me sauver; mais par quel moyen? (*Regardant la pendule.*) Neuf heures! encore une heure d'attente.

SCENE VI.

LE MARQUIS, DELMAR, LES DEUX MÉDECINS.

LE MARQUIS, *allant au-devant d'eux.*

Eh bien, messieurs?

Il les examine.

DELMAR.

Il m'en coûte, monsieur le marquis, de porter le désespoir dans votre âme. Le jeune duc est perdu : il n'a pas une heure à vivre.

LE MARQUIS.

Une heure à vivre! O mon Dieu! Eh quoi! messieurs, n'est-il donc plus aucun espoir? votre art serait-il impuissant? Vous ne prescrivez, vous n'ordonnez rien?

UN MÉDECIN.

Tout serait inutile. La maladie est arrivée à son dernier période. Nous avons été appelés trop tard.

LE MARQUIS.

Trop tard, dites-vous? Ah! monsieur, que ce mot est cruel!

LE MÉDECIN.

Nos soins ne pouvant être d'aucune utilité au malade, il ne nous reste plus qu'à nous retirer. Veuillez, monsieur le marquis, recevoir nos regrets et nos salutations.

Les deux Médecins sortent.

SCENE VII.

LE MARQUIS, DELMAR.

LE MARQUIS.

Monsieur Delmar, au nom du ciel, ne m'abandonnez pas, ayez pitié de mon désespoir. Tout ce que vous demanderez vous l'obtiendrez.

DELMAR.

Je pardonne à votre douleur. Ma faible science appartient au pauvre comme au riche.

LE MARQUIS.

Ainsi le malheureux Léon...

DELMAR.

A moins d'un miracle, le duc ne peut être rappelé à la vie, et pour opérer ce miracle, il faudrait se servir d'un moyen qui ne serait pas sans danger.

LE MARQUIS.

Ah! parlez, parlez; l'état du duc n'est-il pas désespéré?

DELMAR.

C'est la seule raison qui pourrait me décider a permettre l'usage d'une portion des plus violentes; la secousse serait terrible, et, je dois le dire, probablement mortelle. Pourtant j'ai vu, dans quelques circonstances bien rares, il est vrai, et dont je ne me flatterais pas de rencontrer ici un nouvel exemple, j'ai vu des malades sauvés par l'action surnaturelle d'un remède qui devait les emporter.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur, ordonnez vite, ordonnez puisque c'est seulement dans ce moyen extrême qu'il reste une lueur d'espérance. (*Delmar écrit l'ordonnance, le Marquis appelle.*) Louise, Louise.

DELMAR, *écrivant.*

Je vous répète, monsieur le marquis, que je ne conserve aucun espoir... c'est au contraire parce qu'une catastrophe me paraît aujourd'hui inévitable, que je crois pouvoir autoriser une tentative désespérée.

Il donne l'ordonnance.

LE MARQUISE, *à Louise qui paraît.*

Louise, cette potion, il la faut sur-le-champ... Ici près, à la pharmacie du château, ne perds pas un instant. Songe qu'il y va de la vie de Léon.

LOUISE.

Ah! donnez, donnez.

LE MARQUIS.

C'est de ta main qu'il prendra cette potion.

LOUISE.

Il l'aura bientôt.

Elle sort vivement.

SCENE VIII.

DELMAR, LE MARQUIS.

DELMAR.

Je ne voudrais pas, monsieur le marquis, vous faire concevoir une illusion qui, venant à se dissiper, ajouterait encore à votre douleur. Je ne saurais trop vous répéter que votre pupille ne laisse aucun espoir.

LE MARQUIS.

Recevez cependant tous mes remerciemens, monsieur... Et dites-moi, l'effet de cette potion se fera-t-il long-temps attendre?

DELMAR.

Il peut se manifester presque à la minute, comme il pourrait aussi n'agir que dans quelques heures. Mais cette dernière ordonnance une fois exécutée, laissez faire la nature; la science n'a plus rien à tenter. Je vais...

LE MARQUIS.

Quoi! vous me quittez!

DELMAR.

Deux confrères que j'honore, et à l'expérience desquels je dois rendre hommage, se sont déclarés impuissans contre le mal auquel, selon toute apparence, va succomber votre pupille. Moi-même, si je consens à vous laisser une prescription nouvelle, c'est sans en attendre aucun succès .. Je ne pourrais, sans manquer à toutes les convenances, prolonger mon séjour ici, et ma présence y serait d'ailleurs tout-à-fait inutile. Agréez, monsieur de Rosebois, mes salutations.

LE MARQUIS.

J'aurais voulu vous accompagner.

DELMAR.

Dispensez-vous de ce soin; je vous laisse auprès de votre pupille.

Delmar salue et sort; le Marquis, qui a fait quelques pas pour le reconduire, redescend la scène; Louise traverse vivement, portant la potion.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LOUISE.

LOUISE, *sans s'arrêter.*

Voici! voici! monsieur le marquis. Oh! mon Dieu! serai-je arrivée assez à temps?

Elle entre dans la chambre de Léon.

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

Arriver à temps! est-ce possible, mon Dieu? et puisque Léon est condamné, pouvons-nous conserver un rayon d'espoir? (*Regardant dans la chambre.*) La voilà près du malade... elle soulève sa tête... elle approche la potion de ses lèvres. Oh! penser que maintenant tout est fini peut-être, et que la mort... Car puisque M. Delmar a voulu s'éloigner, c'est que le sauver est impossible... Cette potion, s'il l'a ordonnée, c'est qu'il a vu, qu'il a partagé mon angoisse, c'est qu'il a voulu tromper ma douleur. Ainsi donc, pour moi, plus d'avenir que le déshonneur, plus de ressources que l'exil ou la mort; car le marquis de Rosebois ne peut paraître devant les tribunaux... et c'est là que va me traîner la justice des hommes. Oh! cette pensée est affreuse! elle brise ce qu'il me reste de courage. En vain je me dis que Montalais ne m'a pas abandonné, qu'il va venir. Eh! que puis-je espérer de son retour? Montalais n'arrivera que pour recevoir le dernier soupir de mon pupille.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LOUISE, UNE FEMME DE CHARGE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

On entend un grand cri; puis Louise, pâle et hors d'elle-même, paraît, suivie des personnages qui viennent d'être indiqués.

LOUISE.

Il est mort! M. le duc est mort!

LE MARQUIS, *tombant dans un fauteuil.*

Mort! O mon Dieu!

Il se cache la figure dans ses mains.

LOUISE.

C'est cette fatale potion... et c'est moi, moi, qui la lui ai présentée... Malheureuse, pourquoi suis-je venue aujourd'hui? Et c'est vous, monsieur le marquis, qui m'avez ordonné... Nous avons tué M. Léon.

LE MARQUIS, *au désespoir.*

Louise, épargne-moi. (*A tous.*) Sortez... oh! sortez!

Louise sort en pleurant, et suivie de la femme de charge et des domestiques, dont l'un, avant de sortir, a posé un flambeau allumé sur la table.

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul; il reste accablé dans son fauteuil. Dix heures sonnent à la pendule. On entend frapper plusieurs coups dans la boiserie de droite. Le Marquis se levant.*

Ciel! Montalais.

Il va fermer la porte à droite, ainsi que celle de gauche il répond au signal, la porte secrète s'ouvre, et Montalais paraît.

SCENE XIII.

MONTALAIS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *allant avec empressement vers Montalais.*

Tu arrives trop tard; le duc est mort.

MONTALAIS.

Eh bien! le duc de Verneuil est mort: vive le duc de Verneuil! Regardez!

LE MARQUIS, *regardant dans la pièce secrète.*

Ciel! que vois-je! est-ce une illusion?... La vivante image de Léon... quel prodige de ressemblance.

MONTALAIS.

N'est-ce pas que c'est à s'y tromper?... aussi faudra-t-il que tout le monde s'y trompe.

LE MARQUIS.

Que prétends-tu... que veux-tu faire?

MONTALAIS.

Que cette vivante image, que ce prodige de

ressemblance prenne la place du duc mort. Je veux, de ce jeune homme, faire un duc de Verneuil sans le bon vouloir du roi. Je veux vous donner, monsieur le marquis, un pupille qui ne refusera aucune signature; je veux, en outre, qu'il me procure une honnête retraite pour aller expier mes vieux péchés, si toutefois le ciel m'accorde de longues années et la grâce d'un repentir sincère. Voila ce que je veux.

LE MARQUIS.

Comment! tu peux croire?

MONTALAIS.

Rien n'est impossible à l'homme de génie; et j'en ai du génie, du génie d'intrigue, si vous voulez; mais c'est le bon! Écoutez-moi, monsieur le marquis, et rappelez vos souvenirs. Il y a six semaines, j'ai fait un voyage à Paris; j'étais chargé par vous de remettre une lettre à M. d'Orbesson, dont l'hôtel est situé place Royale. Au moment d'entrer, j'aperçus un jeune homme assis sur un banc placé en face de l'hôtel d'Orbesson. Sa ressemblance extraordinaire avec votre pupille me frappa. En sortant je le retrouvai sur le même banc, et toujours les yeux fixés sur les fenêtres de l'hôtel. Je m'approchai, m'assis près de lui, et nous échangeâmes quelques paroles. J'appris qu'il n'avait jamais connu son père, que depuis trois ans il avait quitté sa mère, et qu'il était entré élève peintre dans un atelier, rue des Tournelles nº 17. Dans le temps je vous ai parlé, je crois, de cette rencontre et de l'étonnement que m'avait causé la ressemblance de ce jeune homme avec le duc.

LE MARQUIS.

En effet, je me rappelle...

MONTALAIS.

Quant à moi, monsieur le marquis, elle ne m'était pas sortie de la tête; aussi, lorsqu'il y a trois jours votre médecin vous déclara que l'état du duc empirait sensiblement, je prévis la catastrophe qui vient de vous frapper ou plutôt de nous frapper, car entre vous et moi tout est commun... nous sommes deux vrais amis.

LE MARQUIS, *choqué*.

Monsieur l'intendant, vous oubliez...

MONTALAIS, *froidement*.

En effet, j'oublie que du jour où j'ai découvert et favorisé les malversations du marquis de Rosebois au préjudice de son pupille, le marquis et moi nous sommes devenus mieux que des amis, nous sommes devenus deux complices.

LE MARQUIS, *à part*.

C'est vrai! (*Haut.*) Enfin ce jeune homme?

MONTALAIS.

Eh bien! j'avais calculé d'avance tout le parti que nous pourrions tirer de sa ressemblance avec *notre* pupille: aussi en partant pour Paris n'avais-je qu'une crainte, celle de ne pas retrouver mon inconnu..... Mais, ô bonheur! à la place Royale je l'aperçus sur le même banc et toujours en contemplation devant les fenêtres du conseiller; je l'abordai; il me reconnut. La conversation devint plus intime. Je vis que ce jeune homme avait des idées de grandeur et d'ambition qui décelaient une âme forte; que l'ignorance dans laquelle on l'avait laissé du nom de son père avait fait naître en lui l'espoir d'être un jour reconnu par un père puissant et riche. Je démêlai bien vite qu'il avait reçu une éducation au-dessus de la classe à laquelle il semblait appartenir. Il sait plus de latin que vous et moi, plus même que le précepteur du duc... Je ne parle pas du duc, qui n'en savait pas un mot. Adroitement je lui laissai penser que je n'étais pas venu le trouver sans motif, et je lui fixai une heure pour le lendemain. Il fut exact au rendez-vous. Hardiment je lui dis que je connaissais le mystère de sa naissance, mais que ce mystère était tel qu'il devait se soumettre à tout ce qu'on exigerait de lui. Jugez de l'effet de ces paroles sur l'imagination d'un jeune homme qui rêve honneurs et richesses et qui est amoureux, car j'avais oublié de vous dire qu'il est amoureux fou.

LE MARQUIS.

Que nous fait l'amour de ce jeune homme?

MONTALAIS.

Cela nous fait, monsieur le marquis, qu'avec l'amour on mène un homme où l'on veut. Tenez, moi qui vous parle, je n'ai aimé qu'une fois dans ma vie... eh bien! foi de Montalais, pour obtenir ma Joséphine, j'aurais été au bout du monde! Ah! par exemple, une fois arrivé au but, mon ardeur s'est bien vite calmée... puis est venue la satiété, et un beau jour je me suis sauvé... sans trop m'inquiéter de savoir si je ne laissais pas derrière moi quelque chose de plus qu'une maîtresse. Mais mon jeune homme n'en est encore qu'à la première période... période d'amour aveugle, d'enthousiasme, d'exaltation... Il nous suivra partout les yeux fermés.

LE MARQUIS.

Saurait-il déjà ce que tu attends de lui?

MONTALAIS.

Pas précisément; il fallait d'abord le décider à me suivre: je l'emmène dans un endroit écarté... ma voiture était là, et au milieu des nouveaux rêves de bonheur, de fortune et d'amour, que font naître dans sa cervelle de dix-huit ans mes espérances mystérieuses, un bon souper et quelques verres de champagne mêlés d'un narcotique habilement préparé, je parviens, sans éveiller l'attention de personne, à le conduire jusque dans cette chambre secrète.

LE MARQUIS.

Et maintenant?...

MONTALAIS.

Maintenant le moment est venu de lui dérouler ce que j'appelle le mystère de sa naissance; et pour cela, j'ai bâti dans ma tête le plan d'un roman si bien arrangé, que mon duc de la place Royale se croira, sans le moindre scrupule, le duc de Verneuil.

LE MARQUIS.

Mais ton projet me paraît d'une hardiesse....

MONTALAIS.

Tant mieux!

LE MARQUIS.

Admettons que tu puisses déterminer ce jeune homme à accepter le rôle que tu veux lui confier, crois-tu qu'il ne se trahisse pas dans ses paroles ou dans ses actions, et qu'il puisse complétement oublier ce qu'il a été, ce qu'il a fait?

MONTALAIS.

Se trahir! il a trop d'esprit, d'adresse et d'amour... Se rappeler ce qu'il a été? Eh! monsieur le marquis le manant qu'un gros héritage envoie à la ville se rappelle-t-il qu'il a labouré le champ d'un autre? La grisette qui saute d'une mansarde dans un brillant équipage se rappelle-t-elle qu'elle raccommodait le linge d'un pauvre étudiant? Le gros banquier ne se souvient jamais qu'il allait toucher pour un patron les billets qu'il fait aujourd'hui recevoir pour enfler son portefeuille; et le fermier général, assis a une table splendide, n'a jamais pensé qu'il avait, dix ans de sa vie, pris un modeste repas dans un restaurant encore plus modeste. Rassurez-vous donc; je gage qu'avant quinze jours le duc de Verneuil de ma façon tirerait l'épée contre celui qui voudrait lui renier son illustre naissance.

LE MARQUIS.

Mais comment peux-tu croire que dans ce château personne ne s'aperçoive...?

MONTALAIS.

Vous-même, le premier, vous n'eussiez rien vu... Mais récapitulons, s'il vous plaît, les chances pour ou contre. Vous dites que dans ce château on pourra s'apercevoir... qui? Le jeune duc est malade depuis plus d'un mois... deux seules personnes de confiance l'approchent; mais la maladie a changé le duc; son rétablissement doit le changer encore davantage. Son précepteur est parti; et les autres gens du château, qui ne l'ont pas vu depuis long-temps, l'accepteront comme une vieille connaissance. Craignez-vous les voisins? Il en vient si peu ici! et d'ailleurs, je lui ferai si bien sa leçon, je lui donnerai tant de renseignemens sur eux, sur leurs familles et leurs petites intrigues! Enfin, je le mettrai si parfaitement au courant des années de son enfance, que je veux perdre mon nom... ce qui ne serait pas grand' chose, si le père du duc, revenant à la vie, n'embrassait pas notre nouveau Léon comme son propre fils.

LE MARQUIS.

Mais tu ignores que mon pupille vient de rendre le dernier soupir en présence de Louise et de plusieurs de mes gens, et que cet événement fatal doit être déjà répandu dans tout le château?

MONTALAIS.

Eh bien! nous allons répandre le bruit contraire... Le duc a eu une crise violente suivie d'un long évanouissement ayant toutes les apparences de la mort, et c'est précisément cette crise qui l'a sauvé.

LE MARQUIS.

Et que faire de ce pauvre Léon que la mort a réellement frappé?

MONTALAIS.

Ne m'avez-vous pas dit que le mystère avait présidé à sa naissance?

LE MARQUIS.

Oui, c'est dans cette chambre qu'il a reçu le jour... Son père, qui n'était alors que marquis de Verneuil, avait contracté une union secrète avec une jeune personne noble, mais sans fortune. Ce château servait d'asile a la jeune épouse: et comme le vieux duc, dans ses parties de chasse, venait souvent y passer des semaines entières, le marquis fit réparer cet appartement secret, ainsi que le souterrain qui a son entrée dans le parc. On dit que cette construction mystérieuse date du temps de la ligue. Ce fut pendant un séjour que le duc fit ici que la jeune marquise, soustraite à ses regards, et cachée dans cette partie de bâtiment inconnue à tout le monde, donna le jour à Léon. Le vieux duc mourut, et alors le marquis, devenu l'héritier des titres et des biens de son père, déclara son union et fit connaître Léon pour son fils. C'est lui-même qui me confia ce que je viens de te dire et qui me révéla l'existence de cet appartement secret.

MONTALAIS.

O bizarre destinée! la même chambre qui a vu naître mystérieusement Léon va encore recevoir mystérieusement sa dépouille mortelle; et c'est de là, lorsque la nuit sera plus avancée, que le jeune duc de Verneuil ira, dans un des caveaux qui longent le souterrain, reposer tranquillement... et bien obscurément dans le château de ses pères.

LE MARQUIS.

Quoi!... tu oseras?

MONTALAIS.

Nous avons maintenant deux ducs: est-ce le mort ou le vivant que vous voulez garder?

LE MARQUIS.

Mais...

MONTALAIS.

Mais j'aurai du courage pour vous et pour moi. (*On entend un gémissement partant de la chambre secrète.*) Silence!... le breuvage cesse d'agir... Le nouveau duc va se réveiller. Laissez moi seul avec lui... Je vais achever mon ouvrage. (*Montrant la chambre où est Léon.*) Retirez-vous dans cet appartement, et veillez à ce que personne ne puisse venir ici.

LE MARQUIS.

Moi! rester près du lit de mort de mon pupille? Ah! grand Dieu!

MONTALAIS.

Monsieur le marquis, je ne puis être partout. Répondez-moi du duc mort; moi, je vous réponds du duc vivant..... Il s'éveille... sortez vite.

Le Marquis se retire dans l'appartement du Duc.

SCENE XIV.

ADRIEN, MONTALAIS.

ADRIEN, *arrivant dans le salon comme un homme toujours sous l'influence du sommeil.*

Lucie ! je suis noble, je suis riche; je puis maintenant prétendre à ta main. Ah ! dis-moi que tu m'aimes, que tu m'as aimé quand je n'étais qu'Adrien.

MONTALAIS, *à part.*

Très-bien !... A peine éveillé, le voilà dans son rôle.

ADRIEN.

Mes yeux se rouvrent... ce pesant sommeil qui m'accablait se dissipe; mes rêves de bonheur disparaissent... mes idées reviennent. (*Regardant autour de lui.*) Mais, grand Dieu ! où suis-je donc ?

MONTALAIS.

Dans votre château, monseigneur.

ADRIEN, *étonné.*

Dans mon château ?

MONTALAIS.

Oui, monsieur le duc.

ADRIEN.

Je suis duc et j'ai un château... moi ! moi !... je suis duc... je possède un château !

MONTALAIS.

Pourquoi pas ?

ADRIEN.

Je ne sais si je dors encore ?... mais non, je suis bien éveillé, ce n'est pas un rêve comme ceux qui tout-à-l'heure agitaient mes esprits... Oui, je me rappelle tout maintenant... Je te reconnais, toi... Tu es l'homme qui est venu me trouver sur le banc de pierre de la place Royale. Tu es l'homme dont les paroles mystérieuses ont fait germer dans mon âme des idées de grandeur. Tu es l'homme qui, hier au soir, m'a entraîné.

MONTALAIS.

Oui, c'est moi.

ADRIEN.

Est-ce pour te jouer d'un pauvre jeune homme à l'imagination vive et ardente, au cœur dévoré par l'amour, que tu m'as amené ici ?

MONTALAIS.

Je vous ai amené ici pour vous donner une famille, le titre de duc, une grande fortune, et la main de la femme que vous aimez.

ADRIEN.

Grand Dieu ! dis-tu vrai ?... Mais c'est impossible... N'est-ce pas que je rêve encore ?

MONTALAIS.

Rêvez donc toujours, monsieur le duc, si cela vous plaît; rêvez tant que vous voudrez, car vous n'avez pas à craindre le réveil.

ADRIEN.

Quoi ! tu voudrais...

MONTALAIS.

Moi, je ne veux rien; c'est à vous de vouloir... tout dépend de vous.

ADRIEN.

De moi !

MONTALAIS.

Tenez, monsieur le duc...

ADRIEN.

Toujours duc !

MONTALAIS, *approchant deux fauteuils.*

Prenons chacun un fauteuil... (*Ils s'asseyent.*) Maintenant, rassemblez toutes vos idées; rappelez-vous ce qui s'est passé entre nous, et écoutez-moi avec la plus grande attention.

ADRIEN.

J'écoute.

MONTALAIS.

Vous devez concevoir que ce n'est pas sans de grands motifs que je vous ai abordé sur la place Royale; que je me suis adroitement ménagé quelques entretiens avec vous, et que j'ai su vous faire trouver à votre réveil dans le château où vous avez reçu le jour...

ADRIEN.

C'est ici que je suis né ?

MONTALAIS.

Veuillez me prêter la plus grande attention... J'avais reçu l'ordre de vous chercher...

ADRIEN.

Me chercher, moi, pauvre jeune homme, qui n'ai jamais connu mon père; moi, qui depuis trois ans vivais seul à Paris, abandonné... car il y a trois ans que j'ai quitté ma mère, dont un sentiment plus fort que moi rejetait les caresses et les conseils; ma mère, qui voulait me donner un état qui enchaînait mes idées de fortune et d'indépendance, et qui détruisait mon avenir... Et c'est moi que l'on faisait chercher... Mais, qui donc, monsieur, pouvait penser au malheureux Adrien ?

MONTALAIS.

Votre tuteur.

ADRIEN.

Mon tuteur ?

MONTALAIS.

C'est par ses ordres que j'ai agi... Maintenant, je viens à la coupable intrigue qui vous a privé si long-temps de votre état. (*A part.*) Me voici à mon roman; je défie à cette jeune tête exaltée d'avoir l'idée de le mettre en doute. (*Haut.*) Le feu duc de Verneuil eut deux fils le même jour, l'un d'une maîtresse adorée, l'autre d'une femme que son père lui avait ordonné d'épouser. Il eut la coupable idée de vouloir que le fils de l'amour héritât de son nom, de ses titres et de son immense fortune. Un échange eut lieu : le fils de la maîtresse entra au château, et le fils de la duchesse en sortit pour être confié aux soins d'une femme mercenaire. Peu de temps après le duc mourut, laissant la tutelle de son héritier au marquis de Rosebois. Il y a trois mois, le marquis trouva dans un tiroir secret d'un meuble ayant

appartenu au feu duc un papier écrit de sa main dans un moment, sans doute, où il éprouvait des remords d'avoir abandonné son fils légitime. Dans ce papier, le duc avouait la substitution qui avait eu lieu entre ses deux enfans. Quel était le devoir du marquis? de chercher à approfondir cet inconcevable mystère, et surtout de prendre tous les moyens pour ne point déshonorer la mémoire de l'homme qui lui avait donné une grande marque de confiance en le désignant pour tuteur de son fils. Il me chargea de faire des recherches pour découvrir l'enfant si injustement dépouillé. Je désespérais d'y réussir, lorsque le hasard me fit vous rencontrer à la place Royale. Votre extrême ressemblance avec votre frère me frappa. Vous n'aviez jamais connu votre père; une femme vous avait élevé et se disait votre mère; mais la nature s'était toujours refusée à ce que vous lui donnassiez ce nom. Votre air, votre ton, vos idées nobles et généreuses, tout décelait en vous une naissance illustre. Point de doute, j'avais trouvé l'objet de mes recherches. Je partis pour venir instruire le marquis de Rosebois du résultat de mes démarches, mais non sans avoir pris les renseignemens nécessaires pour vous rejoindre lorsqu'il en serait temps. A mon arrivée, je trouvai votre frère atteint d'une maladie grave qui, en peu de jours, ne laissa plus d'espoir. Nous conçûmes alors, le marquis et moi, un plan qui vous remettait, vous, fils légitime, à votre place, sans déshonorer la mémoire de votre père, et en évitant le scandale d'un procès fort incertain, que l'héritière de la maison de Verneuil aurait fait indubitablement. Il fallait vous amener secrètement ici; c'est ce que j'ai fait... Maintenant, c'est de vous que dépend de reprendre votre nom, vos titres, et votre fortune.

ADRIEN.

Je reste confondu... tout ce que je viens d'apprendre me cause une surprise... Je serais né duc de Verneuil, et j'aurais été banni par mon père!... Grand Dieu! est-il possible?... Ah! réponds, réponds-moi; j'ai besoin de te l'entendre répéter: tout ce que tu viens de me dire est-il vrai?

MONTALAIS.

Quel intérêt aurais-je à mentir? Est-ce votre tuteur, ou bien moi, qui pouvons prendre votre titre et votre fortune?... Que voulons-nous? acquitter une dette sacrée; car l'écrit de votre père prouve que sa volonté était de reconnaître un jour ses torts envers vous. Nous le voulons sans bruit, sans scandale, sans procès surtout. Vous voyez donc bien que je n'ai aucun motif pour vous débiter une fable.

ADRIEN.

Il est vrai; mais, hélas! que me reste-t-il à faire, et par quels moyens...?

MONTALAIS.

Depuis une heure seulement votre frère n'est plus.

ADRIEN.

Mon frère n'est plus!

MONTALAIS.

Sa mort n'est connue que de votre tuteur et de moi. Votre ressemblance avec lui trompera tous les yeux; et en vous laissant guider par mes conseils et par mes avis, personne ne pourra rien soupçonner... Vous allez à l'instant prendre la place de votre frère.

ADRIEN, *avec agitation.*

Moi, prendre la place d'un frère qui vient d'expirer!... oh! ce serait trop horrible!

MONTALAIS.

Il le faut cependant... le temps presse... décidez-vous.

ADRIEN.

Non, non!

MONTALAIS.

Songez que vous renoncez pour toujours à la main de celle que vous adorez.

ADRIEN.

Lucie serait perdue pour moi... Le conseiller d'Orbesson...

MONTALAIS, *l'interrompant vivement.*

Eh! quoi!... votre Lucie est la fille de M. d'Orbesson?

ADRIEN.

Tu la connais?

MONTALAIS.

C'est votre cousine.

ADRIEN.

Lucie, ma cousine! c'est à ma cousine que j'ai sauvé la vie?

MONTALAIS.

Vous lui avez sauvé la vie?

ADRIEN.

Le 31 mai dernier, lors du mariage du dauphin, dans cette soirée, qui devait être un jour de fête, et qui ne fut qu'une nuit de deuil pour Paris, j'eus le bonheur d'arracher Lucie à une mort affreuse; son père, qui n'était pas alors à Paris, m'envoya de l'or pour s'acquitter, disait-il, envers moi; mais je refusai, et ne voulus que cette bague que portait Lucie, et qui ne me quittera jamais.

MONTALAIS.

Admirez, monsieur le duc, la marche secrète de la Providence, qui veut que vous soyez le libérateur de votre cousine... Et vous hésiteriez encore!

ADRIEN.

Ah! Lucie! Lucie! c'est pour toi seule!

MONTALAIS.

Très-bien... (*Allant ouvrir la porte d'un cabinet à gauche.*) Veuillez entrer ici; dans quelques instans nous viendrons vous chercher, et vous ferez tout ce que je vous prescrirai.

ADRIEN.

Il le faut... je m'abandonne à toi.

Il entre dans le cabinet.

SCENE XV.

La nuit est avancée.

LE MARQUIS, MONTALAIS.

LE MARQUIS.

Eh bien!

MONTALAIS.

Il est à nous. Malgré une histoire assez bien arrangée sur le mystere de sa naissance, il m'a fallu encore vaincre bien des scrupules; mais l'amour est venu à notre aide, et nous avons un jeune duc de Verneuil qui, lorsqu'il aura, grâce à mes leçons, joué quelques jours son rôle. vous signera aveuglément tout ce que vous voudrez... (*Regardant autour de lui.*) Tout est calme et tranquille... maintenant il faut agir... Lorsque vous m'entendrez venir, ouvrez la porte secrète.

Il entre dans l'appartement du duc.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, *seul.*

Quel affreux moment!... je respire à peine... misérable que je suis!... Malheureux Léon! vivant, je t'ai ravi une partie de ton héritage, et mort je te dépouille encore... Mais Montalais s'approche...

Il va ouvrir la porte de la chambre secrète.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, MONTALAIS.

MONTALAIS, *restant sur le seuil de la porte de l'appartement du Duc.*

Arrêtez! le duc respire encore!

LE MARQUIS.

Grand Dieu! que devenir?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le parc. A droite du spectateur, une table et des chaises de jardin sous un bosquet de verdure. A gauche, du quatrième au cinquième plan, un pavillon élevé sur un rocher. Dans l'épaisseur de ce rocher, recouvert en partie par des arbrisseaux, une porte secrète en pierre, tournant sur pivot. Du même côté, plusieurs avenues d'arbres conduisant au château. Au fond, un mur d'enceinte avec une petite porte verte ouvrant sur une forêt.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, LOUISE.

Ils arrivent par l'avenue qui longe le pavillon.

LOUISE.

Ah çà! monsieur Joseph, voilà-t-il assez longtemps que nous marchons, et allez-vous enfin me dire où vous me conduisez?

JOSEPH.

Ici, mademoiselle Louise, ici même. Nous sommes au terme de notre promenade.

LOUISE.

Alors expliquez-moi bien vite pourquoi, tout-à-l'heure, en m'apercevant sous le vestibule, vous m'avez fait signe de vous suivre, et pourquoi vous m'avez amenée avec tant de mystère dans cet endroit du parc, si éloigné du château.

JOSEPH, *après un silence et regardant autour de lui.*

Pourquoi? vous allez le savoir. Mais personne ne peut-il nous entendre?

LOUISE.

Personne... Nous sommes seuls... Je vous écoute.

JOSEPH, *à voix basse.*

Sachez donc, mademoiselle Louise, que cette nuit j'ai été témoin d'une aventure si bizarre, si extraordinaire, que j'ai voulu vous en faire le récit sur le lieu même où elle s'est passée.

LOUISE.

Une aventure extraordinaire?

JOSEPH.

Vous en jugerez. Mais d'abord répondez-moi? Avez-vous lu des romans à fantômes, de ces romans où il y a des êtres mystérieux qu'on entend toujours et qu'on ne voit jamais? De ces romans où il y a des vieux châteaux que l'on brûle, des hommes qu'on assassine et des jeunes filles qu'on enlève; de ces romans, enfin...

LOUISE, *l'interrompant.*

Des bêtises, quoi!

JOSEPH.

Des bêtises... des bêtises... vous ne croyez donc pas aux revenans, vous?

LOUISE.

Est-ce que par hasard vous y croiriez?

JOSEPH.

Ma foi...

LOUISE.

Un homme! fi! c'est honteux.

JOSEPH.

Honteux tant que vous voudrez; il n'est pas moins vrai que j'en ai vu un, moi.

LOUISE.

Un quoi?

JOSEPH.

Un revenant.

LOUISE.

Où?

JOSEPH, *désignant le rocher.*

Là!

LOUISA.

Quand?

JOSEPH.

Cette nuit.

LOUISA.

Laissez donc!

JOSEPH.

Je l'ai vu comme je vous vois.

LOUISE.

Vous l'avez rêvé.

JOSEPH.

Pour rêver il faut dormir; et je ne me suis pas couché. Ah!

LOUISE.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas couché?... ah!

JOSEPH.

Afin d'être plus tôt levé ce matin. Voici la chose : Hier, après le dîner, et mon service fini, je pousse jusqu'au prochain village... une petite lieue, tout au plus; malheureusement je rencontre un ami qui me propose un cent de piquet et une bouteille du crû; j'accepte, mais de cent de piquet en cent de piquet, de bouteille en bouteille, dix heures sonnent : je prends aussitôt ma course; mais le diable s'en mêle; impossible d'aller droit mon chemin; de sorte que j'arrive au château qu'il était plus de minuit et que je trouve la grille fermée.

LOUISA.

Éveiller le concierge, c'était apprendre à tout le monde que M. Joseph rentrait à une heure indue, et dans un état sans doute très-peu présentable.

JOSEPH.

C'est aussi ce que je pensai. Que faire alors? Revenir sur mes pas, longer le mur du parc, et l'escalader près de cette porte, me parut une idée lumineuse. J'escalade donc; mais à peine suis-je à terre, que, dirigeant mes pas de ce côté, j'aperçois a la faible clarté des étoiles...

Il s'arrête.

LOUISE.

Eh bien?

JOSEPH.

J'aperçois, dis-je, comme une espèce d'ombre, comme une sorte de fantôme d'une taille gigantesque, qui se glisse furtivement devant moi, et disparaît tout à-coup à travers le rocher.

LOUISA, *riant.*

Voilà qui serait merveilleux si ce n'était le petit vin du crû qui vous avait porté à la tête.

JOSEPH.

Riez, mademoiselle Louise, riez... Mais ce n'est pas tout. A peine remis de ma frayeur, je m'engage dans cette longue avenue qui aboutit à une aile du château, lorsque, arrivé sous le bâtiment, une clarté soudaine frappe mes yeux. Et savez-vous d'où elle partait cette clarté?... de la fenêtre grillée que l'on aperçoit d'ici, de cette fenêtre où l'on ne vit jamais de lumière, de cette fenêtre enfin qui n'a ni escalier ni chambre; car vous savez aussi bien que moi que nous n'avons jamais pu la découvrir dans l'intérieur des appartemens situés de ce côté. Que dites-vous de tout cela?

LOUISA.

Je dis que tout cela est la suite de votre longue station au cabaret, et que j'y regarderai à deux fois avant de prendre pour mari un homme qui boit outre mesure et croit aux revenans. Vous étiez gris, mon cher.

JOSEPH.

Est-ce aussi parce que j'étais gris que je me suis trouvé nez à nez avec un chiffon de papier suspendu à un fil dont l'autre bout tenait à cette même fenêtre?

LOUISA, *étonnée.*

Un papier!

JOSEPH.

Avec de l'écriture dessus. Je m'en suis emparé, sans m'informer s'il était à mon adresse.

LOUISA, *vivement.*

Et qu'y a-t-il d'écrit?

JOSEPH.

Dam! je l'ignore, attendu que tout petit j'ai oublié d'apprendre à lire, et qu'étant grand je ne l'ai jamais pu.

LOUISA.

En effet; ce que vous venez de me dire est bizarre, extraordinaire... Je ne sais plus que penser... mais ce papier...

JOSEPH, *tirant un écrit de sa poche.*

Le voilà...

LOUISE, *le prenant vivement.*

Donnez!... donnez... (*Elle le retourne dans tous les sens.*) Allons, bon! juste comme vous, monsieur Joseph.

JOSEPH.

C'est dommage, je suis sûr qu'il se passe quelque chose d'étrange au château. Ce papier nous aurait peut-être dévoilé un grand mystère.

Montalais, qui arrive par la gauche, a entendu ces derniers mots et a aperçu l'écrit tenu par Louise.

SCENE II.

Les Mêmes, MONTALAIS.

MONTALAIS*.

Que faites-vous ici, Joseph? et quel est ce papier?

Il arrache le papier des mains de Louise.

JOSEPH, *balbutiant.*

Ce papier?... ce papier... monsieur Mantalais?

MONTALAIS.

Répondrez-vous?... Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! je l'ai trouvé.

MONTALAIS.

Trouvé?... où?

* Joseph, Montalais, Louise.

JOSEPH.

Là-bas... sous cette fenêtre.

Il indique une des avenues à gauche.

MONTALAIS.

Sous cette fenêtre? (*A part, après avoir jeté un coup d'œil sur l'écrit.*) L'écriture du duc ! (*Haut.*) Avez-vous lu ce papier ?

LOUISE.

Oh ! non, monsieur Montalais; Joseph et moi, nous ne sommes pas plus savans l'un que l'autre.

MONTALAIS.

C'est bien... Au surplus, cet écrit n'a aucune espèce d'importance. Mais laissons cela. (*Tirant une clef de sa poche et la donnant à Joseph.*) Tenez, Joseph, ouvrez la petite porte qui donne sur la forêt. Votre jeune maître, entièrement rétabli de la cruelle maladie qui faillit le conduire au tombeau, est parti ce matin pour la chasse. Il rentrera par cette porte pour se rendre au château.

JOSEPH, *prenant la clef et ne bougeant pas de place.*

Ce cher monsieur Léon, il peut se vanter de l'avoir échappé belle. Il y a à peine quinze jours qu'un moment on l'a cru mort, et voilà qu'il n'y paraît déjà plus... C'est qu'il n'est pas du tout changé.

LOUISE, *à part.*

Il l'est furieusement pour moi, toujours... Mais, puisqu'il doit passer par ici, je ne m'éloignerai pas. Je veux absolument avoir une explication avec lui.

MONTALAIS.

Mais allez donc, Joseph !

JOSEPH.

Oui, monsieur Montalais... (*Il va ouvrir la petite porte du fond, puis il en remet la clef à Montalais, et dit bas à Louise.*) Motus sur ce que je vous ai raconté. Vous savez qu'au château on n'aime pas les curieux, et encore moins les bavards.

LOUISE, *à part.*

Ce pauvre Joseph... c'est peut-être à cause de ça qu'il a tant d'ennemis.

Ils sortent.

SCENE III.

MONTALAIS, *seul.*

Il faut convenir que j'ai montré bien peu de prévoyance en laissant au jeune duc la facilité d'écrire... Lisons : « Qui que vous soyez, il y a » dans ce château un jeune prisonnier qui ré» clame votre secours. Envoyez-lui, par la même » voie dont il se sert pour vous faire parvenir » cette lettre, de quoi briser les barreaux de sa » croisée, et comptez à tout jamais sur sa recon» naissance. » Diable, monseigneur! c'est ainsi que vous charmez les ennuis de votre captivité! Voilà un passe-temps qui aurait furieusement dérangé nos projets si cet écrit fût tombé en d'autres mains que celles de Joseph et de Louise! Notre position devient de plus en plus embarrassante. Nous ne pouvons rester plus longtemps avec deux ducs sur les bras. Quelle bizarrerie du hasard! Notre pupille se meurt, ou plutôt il est mort. J'amène un remplaçant dont les traits et le son de voix sont identiques avec ceux du défunt, et qui, grâce au roman que je lui ai débité, jouera son rôle avec une conviction et un esprit admirables. Au moment de l'échange, le duc, qu'on croyait mort, pousse un soupir... Que fallait-il faire? ce que j'ai fait, ce que je ferais encore si c'était à recommencer. Le duc, me suis-je dit, respire encore, il est vrai, mais n'est-il pas dans un état désespéré? Ce retour inattendu à la vie n'est-il pas le dernier effort de la nature? Tout calculé, je transporte le moribond dans la chambre secrète et le fais remplacer par mon duc de la place Royale. Mais voilà que, malgré l'absence de la faculté, ou peut-être même à cause de son absence, le mourant est ressuscité tout-à-fait... S'ennuyant des sornettes que je lui débite depuis quinze jours pour colorer sa réclusion, il médite un projet de fuite. Pendant ce temps, son successeur, identifié avec son rôle, et se croyant réellement duc de Verneuil, a trompé tous les yeux; il tranche du grand seigneur avec un laissé-aller digne des plus grands éloges, et s'irrite de ce que son tuteur n'a pas encore conclu son mariage avec mademoiselle d'Orbesson. Il nous faut cependant prendre un parti. Un des deux ducs doit être sacrifié, et il est naturel que ce soit le dernier venu. C'est dommage : il va bien... il m'aurait fait honneur.

SCENE IV.

LE MARQUIS, MONTALAIS.

LE MARQUIS.

Montalais, je te cherchais...

MONTALAIS.

Moi, monsieur le marquis, j'allais vous chercher.

LE MARQUIS.

Il faut que Léon reprenne la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Depuis trop long-temps je déplore la malheureuse faiblesse qui m'a fait adopter un projet aussi coupable.

MONTALAIS.

C'est très-bien... je suis fort partisan des grands et nobles sentimens quand ils peuvent s'arranger avec notre intérêt. Il s'agit maintenant de décider par quel moyen nous nous débarrasserons d'Adrien, et ce qu'il nous reste à faire pour mettre le principal acteur de la conspiration hors d'état de commettre la plus légère indiscrétion.

LE MARQUIS.

J'ai pensé à tout. Adrien n'est-il pas parti pour la chasse?

MONTALAIS.

Oui, monsieur le marquis: il a même annoncé qu'à la chute du jour il rentrerait au château par cette porte qui ouvre sur la forêt.

LE MARQUIS.

Voilà qui servira merveilleusement mon projet...

MONTALAIS, *étonné*.

Vous avez un projet, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Oui, et dont l'exécution est facile, car j'ai pris toutes mes mesures.

MONTALAIS.

En vous entendant parler, je marche de surprise en surprise.

LE MARQUIS.

Tu attendras ici le retour d'Adrien, et tu lui feras servir quelques rafraîchissemens. Puis, en continuant de l'entretenir dans ses rêves de grandeur, d'amour et de fortune, tu lui feras prendre une nouvelle dose du breuvage narcotique dont tu as déjà si bien fait usage à la place Royale.

MONTALAIS.

Très-bien ; mais après?

LE MARQUIS.

Après, sous le prétexte de ce voyage à Beauvais que tu as annoncé il y a plusieurs jours, tu feras venir ton cabriolet là, derrière cette porte. La nuit sera arrivée; Adrien, plongé dans un profond sommeil, sera porté par toi dans cette voiture et entraîné loin de ce château.

MONTALAIS.

Et quel sera le terme de mon voyage?

LE MARQUIS.

Bicêtre.

MONTALAIS, *étonné*.

Bicêtre?

LE MARQUIS, *tirant un papier de sa poche*.

A la vue de cette lettre de cachet, on le recevra comme un jeune homme atteint de folie, se croyant noble et riche, et prononçant parfois le nom du duc de Verneuil.

MONTALAIS.

Monsieur le marquis, je m'humilie. Cette lettre de cachet est un trait de génie que je rougis de n'avoir pas trouvé. Rien de mieux imaginé, de plus simple, et je vous réponds du succès.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas de temps à perdre. Il faut commander ta voiture et faire apporter ici des rafraîchissemens.

MONTALAIS.

Et c'est ici qu'il s'endormira pour ne se réveiller que dans un cabanon de Bicêtre. Cela me fait de la peine, je ne le cache pas; je me sens porté d'inclination pour lui. Il y a de l'étoffe chez ce gaillard-là... nous en aurions fait quelque chose.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas que ce malheureux trouve la mort à Bicêtre. Plus tard, je le ferai passer aux colonies, où je lui assurerai une honnête existence, faible dédommagement des maux qu'il aura soufferts.

MONTALAIS.

Bien, monsieur le marquis; j'agirai avec plus de force et de courage. Mais Adrien ne peut tarder à rentrer. Je vais exécuter vos ordres, et serai ici avant que le bruit des cors ne nous ait annoncé le retour de la chasse.

LE MARQUIS.

Moi, je rentre pour écrire une lettre de remercîmens à M. le lieutenant de police.

MONTALAIS.

Vous ne pouvez moins pour le service signalé qu'il nous rend.

Ils sortent ensemble par l'avenue qui longe le pavillon; et Louise, qui guettait leur départ, arrive par une allée à côté.

SCENE V.

LOUISE, *seule*.

Partis... M. Léon ne peut tarder à rentrer. Je pourrai enfin lui parler sans témoin. Avant sa maladie, c'était toujours lui qui guettait toutes les occasions de me voir; mais depuis, c'est un autre genre. Il n'a plus l'air de me connaître... Oh! cela ne peut pas durer long-temps comme ça... il faudra bien qu'il s'explique; s'il a oublié le passé, je m'en souviens, moi! (*On entend le son du cor dans la forêt. Louise écoute. Peu à peu le bruit se rapproche.*) Bon! voici la chasse qui rentre.

SCENE VI.

LOUISE, ADRIEN, *en habit de chasse*, PIQUEURS.

Ils entrent par la petite porte au fond*.

ADRIEN.

Parbleu! voilà une chasse qui me fera honneur. J'ai eu la main heureuse aujourd'hui. (*Aux Piqueurs.*) Qu'en dites-vous, vous autres?

UN PIQUEUR.

Il est certain que monsieur le duc a fait preuve d'une adresse peu commune... son carnier est là pour l'attester.

LOUISE, *à part*.

Lui adroit! et de sa vie il n'a pu abattre un simple petit moineau!

ADRIEN.

Qu'on me débarrasse de tout cet attirail!

Il remet son fusil et son carnier à un Piqueur.

LOUISE, *à part*.

Pas un mot! pas un seul regard!

ADRIEN, *aux Piqueurs*.

Vous pouvez vous retirer. Je veux me reposer ici quelques instans; je rentrerai au château par cette avenue beaucoup plus courte et plus agréable que le sentier qui borde la lisière du bois. Allez!

Les Piqueurs sortent par la porte du fond.

* Piqueurs, Adrien, Louise.

SCENE VII.

LOUISE, ADRIEN, *assis.*

LOUISE, *à part.*

Il ne me voit seulement pas... Je n'y tiens plus. (*Haut et s'approchant du Duc, qui vient de s'asseoir.*) Monsieur le duc paraît fatigué... Ce n'est pas étonnant, entré en chasse avec le jour...

ADRIEN.

Ah! c'est vous, mademoiselle... (*cherchant le nom*) mademoiselle Louise, je crois?

LOUISE, *piquée et à part.*

Jusqu'à mon nom qu'il a oublié... (*Haut.*) Oui, monsieur Léon, Louise Duchemin, fille d'un des fermiers de monsieur le marquis de Rosebois, votre tuteur; et de plus attachée à la laiterie du château... Pardon si je vous rappelle toutes ces choses; mais comme monsieur le duc paraît les avoir oubliées, ainsi qu'une foule d'autres...

ADRIEN, *se levant.*

Une foule d'autres?... que voulez-vous dire?

LOUISE.

Dame! autrefois c'était ma petite Louise par-ci, ma petite Louise par-là; c'était une simple fleur des champs que vous placiez à mon côté et un baiser que vous cherchiez à me prendre. A la Saint-Louis, c'était quelque joli cadeau que vous me faisiez, ainsi qu'à la fête du village, où, par parenthèse, vous ouvriez et fermiez le bal toujours avec moi... C'était enfin... Oh! mais votre maladie vous a fait perdre entièrement la mémoire, et vous êtes surtout bien changé à mon égard; car, depuis votre rétablissement, plus de douces paroles, plus de fleurs, plus de baisers, plus de danse ni de petits cadeaux, plus de... Ah! monsieur Léon, tout ça me fait bien du chagrin, allez!...

ADRIEN, *avec bonté et lui prenant la main.*

Voyons, calmez-vous.

LOUISE.

Autrefois aussi, vous m'auriez dit: Calme-toi, ma petite Louise!

ADRIEN, *à part.*

Diable! il paraît que défunt mon frère était un amateur... Hem! voyez-vous ça?... c'est qu'elle est vraiment gentille, la petite! Et ce Montalais qui ne m'avertit pas! (*Haut.*) Eh bien! ma petite Louise, tu as peut-être raison de te plaindre; et moi, je n'ai pas tort d'en agir ainsi avec toi. Tu comprends qu'à la veille de me marier, le décorum, les convenances... (*A part.*) Ma foi, elle prendra tout ça pour ce que cela vaut.

LOUISE.

C'est vrai, vous allez vous marier; je l'avais oublié, monsieur Léon. Vous épouserez une jeune et belle héritière, a laquelle vous devrez tous vos soins, tout votre amour... Je comprends maintenant votre indifférence pour moi... En effet, qu'est-ce que la petite Louise Duchemin, fille d'un simple fermier, auprès de Mlle Lucie d'Orbesson, fille d'un conseiller au Châtelet de Paris? On dit que l'amour ne s'inquiète guère des distances, mais je vois que monsieur le duc de Verneuil s'en inquiète beaucoup, lui!

ADRIEN.

Il me semble pourtant que je les ai souvent rapprochées... (*à part*) mon frère, du moins!... (*Haut.*) Mais comment sais-tu que Mlle d'Orbesson est jeune et belle?... La connaîtrais-tu?

LOUISE.

Elle a été nourrie à la ferme; nous sommes sœurs de lait. Tous les ans, la veille de sa fête, je lui porte un bouquet, et elle me traite toujours comme une amie... elle est si bonne!

ADRIEN, *avec enthousiasme.*

Oh! c'est un ange. Esprit, grâces, beauté, elle réunit tout cela en elle... Louise, n'est-ce pas, que celui qui possédera son cœur et sa main sera le plus heureux des hommes?

LOUISE.

Oui, monsieur Léon... (*A part.*) Comme c'est flatteur pour moi!

ADRIEN.

Je veux que tout ce qui m'entoure se ressente de mon bonheur... Toi, surtout, ma petite Louise, fais choix de quelque honnête garçon qui sache apprécier tout ce que tu vaux; et pour te prouver que je ne suis pas un ingrat, je me charge de ta dot... (*A part.*) Une dette de mon frère que j'acquitte...

LOUISE.

Mon choix est fait, monsieur le duc: j'épouserai Joseph, votre valet de chambre. Il n'est pas beau, par exemple; mais en revanche il est bien bête. N'importe; il fera, je crois, un excellent mari.

ADRIEN.

Soit. Pour te donner une nouvelle marque d'attachement, je veux que ton mariage ait lieu le même jour que le mien. Et maintenant que la paix est conclue entre nous, il faut qu'un doux baiser en devienne le gage.

Il l'embrasse. Joseph paraît, portant un plateau sur lequel sont plusieurs flacons de vin; il s'arrête.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH, *puis* MONTALAIS *et* DOMESTIQUES.

LOUISE, *avec un soupir.*

Le dernier baiser peut-être.

ADRIEN, *à part.*

Le premier, du moins, j'en réponds bien.

JOSEPH, *à part, sans être vu de Louise et d'Adrien.*

Monsieur le duc qui chasse sur mes terres! Si on était jaloux pourtant!

Il pose le plateau dans le bosquet.

LOUISE.

On vient! je me sauve!

Entrent Montalais et quelques domestiques portant des fruits, des biscuits, etc.

JOSEPH, *aux domestiques, leur désignant la table sur laquelle il a posé le plateau.*

Placez ça là, et sortons. M. Montalais désire être seul avec notre jeune maître.

Ces divers ordres s'exécutent.

SCENE IX.

MONTALAIS, ADRIEN.

ADRIEN.

Eh! te voilà, mon cher Montalais! (*Désignant le bosquet.*) Que signifie?...

MONTALAIS.

J'ai pensé, monsieur le duc, qu'il vous serait agréable à votre retour de la chasse de prendre quelques rafraîchissemens en attendant l'heure du souper, et je vous ai fait apporter ici une légère collation.

ADRIEN.

Heureuse idée! je me sens un appétit de chasseur; c'est tout dire. (*Il entre dans le bosquet et se place à table.*) Voyons, prends un siége, et mets-toi là; tu me tiendras compagnie.

MONTALAIS, *s'inclinant.*

Oh! monsieur le duc!

ADRIEN.

Mets-toi là, te dis-je! Nous sommes seuls; au diable l'étiquette!

MONTALAIS, *se plaçant à table.*

Ce sera donc pour avoir l'honneur de vous servir. (*Il le sert, et lui verse à boire.*) Eh bien! monsieur Léon, comment vous trouvez-vous de votre nouvel état?

ADRIEN.

Mais, tu le vois, on ne peut mieux; et je m'en acquitte, je crois, comme un homme habitué depuis long-temps aux grandeurs. Cependant, le marquis et toi, vous savez ce qui en est.

MONTALAIS.

C'est une justice à vous rendre, un compliment à vous faire. La promptitude que vous avez mise à vous familiariser avec votre nouveau genre de vie a surpassé nos espérances. Il n'est personne ici qui ne puisse reconnaître en vous le digne rejeton des ducs de Verneuil.

ADRIEN.

Que veux-tu! Bon sang ne peut mentir, dit le proverbe. Le passé me semble un rêve, je suis bien forcé de croire à la réalité du présent, et l'avenir me paraît si beau, que maintenant j'oserais défier le sort de m'atteindre.

MONTALAIS, *à part.*

Pauvre garçon! il me fait de la peine.

ADRIEN.

Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir jamais connu les auteurs de mes jours. O mon père! malgré vos torts à mon égard, je n'en chéris pas moins votre mémoire, et il me serait bien doux aujourd'hui de recevoir de votre main la femme qui doit unir sa destinée à la mienne!

MONTALAIS, *à part.*

Diable! nous tombons dans le sentiment. (*Haut.*) Pour Dieu! monsieur le duc, chassez de si sombres pensées. et ne songez qu'au bonheur qui vous attend lorsque vous serez l'époux de l'adorable Lucie. Voyons, je porte la santé de votre belle fiancée!

ADRIEN, *avançant son verre.*

Bien dit, mon cher Montalais; je veux te faire raison.

MONTALAIS, *prenant un flacon auquel on n'a pas encore touché.*

Ce vin ne paraît sur la table de M. de Rosebois que dans des occasions solennelles. Certes, nous ne pouvions en choisir une plus belle que celle-ci.

Il lui verse du flacon qu'il tient à la main.

ADRIEN.

Allons, à la dame de mes pensées! à mon prochain mariage!

MONTALAIS.

Oui, monsieur le duc, à votre prochain mariage.

ADRIEN.

A mon adorable Lucie!

MONTALAIS.

A la reine de votre cœur! (*A part, tandis qu'Adrien boit.*) Douce illusion, dont il trouvera la fin au fond de son verre. (*Il jette le contenu du sien à terre sans être vu d'Adrien, qui paraît frappé d'une idée aussi triste que subite.*) Eh bien! quelle noire pensée vient se mêler à de riantes idées?

ADRIEN.

Une réflexion soudaine, un retour sur moi-même.

MONTALAIS.

Qu'est-ce donc?

ADRIEN.

On a bien raison de dire que la fortune change les hommes; elle a fait de moi un ingrat.

MONTALAIS.

Un ingrat! Envers qui?

ADRIEN.

Envers la malheureuse femme qui me servit si long-temps de mère. Aujourd'hui, pour la première fois depuis que j'habite ce château, je me suis souvenu d'elle. Tandis que je vis dans l'opulence, la misère est sans doute son partage! Oh! je ne me pardonnerai jamais un tel oubli.

MONTALAIS.

Il peut se réparer, monsieur le duc.

ADRIEN.

Oui, je lui enverrai de l'or, beaucoup d'or.

MONTALAIS, *à part.*

S'il savait que demain il n'aura plus le sou!

ADRIEN.

Il faut la mettre à l'abri du besoin pour le reste de ses jours.

MONTALAIS, *à part.*

Est-il généreux pour un homme ruiné! (*Haut.*) Si vous le voulez, je me chargerai, moi, de remplir vos intentions.

ADRIEN.

Peut-être que les recherches seront plus longues que tu ne te l'imagines.

MONTALAIS.

Soyez tranquille, ça sera bien vite fait.

ADRIEN, *bâillant.*

Cette chasse m'a fatigué à un point... je me sens une sorte d'engourdissement...

MONTALAIS, *à part.*

Allons donc! ça n'est pas malheureux. (*Haut.*) Défaut d'habitude, monsieur le duc... Le repos de cette nuit aura bientôt tout réparé.

ADRIEN.

En effet, le sommeil m'accable. (*Tendant son verre.*) Voyons, que je cherche à réveiller mes esprits.

MONTALAIS, *lui versant du même flacon.*

A la bonne heure! voilà le vrai moyen!

ADRIEN, *plaçant son verre auprès de lui.*

L'infortunée dont je te parlais, lorsque je l'ai quittée, habitait la ville de Vendôme... Y demeure-t-elle toujours? c'est ce que je crois... (*Luttant contre le sommeil.*) Il te sera facile de t'en assurer quand je t'aurai dit son nom.

MONTALAIS, *l'écoutant à peine.*

En effet, j'ai besoin de savoir... (*A part, en l'observant.*) Il tarde bien à s'endormir!

ADRIEN, *s'endormant.*

Eh bien! cette pauvre femme s'appelait...

Il bâille.

MONTALAIS.

Vous me direz cela plus tard, monsieur le duc; dormez... vous avez besoin de repos.

ADRIEN.

Dormir, oui... mais je veux que tu saches... Elle s'appelait Joséphine Verdier.

MONTALAIS, *se levant vivement.*

Que dites-vous? celle qui éleva votre enfance s'appelait Joséphine...

ADRIEN, *les yeux à demi fermés.*

Verdier... C'était ma mère.

MONTALAIS.

Et vous avez dix-sept ans?

ADRIEN.

Dix-sept ans, oui.

MONTALAIS.

Et vous êtes né à Paris?

ADRIEN.

Oui... on disait que j'étais né à Paris. Mais toi, Montalais, tu m'as bien dit, toi, que je suis né au château de Verneuil.

Il s'endort tout-à-fait.

MONTALAIS, *au comble de la surprise, l'œil fixé sur lui.*

Le fils de Joséphine Verdier! né il y a dix-sept ans à Paris!... mon fils à moi!... l'enfant qui venait à peine de recevoir le jour quand j'abandonnai la mère!... En voilà une découverte!... Qui est-ce qui aurait pu soupçonner? Eh bien! c'est égal, ça fait un drôle d'effet. C'est mon fils, à qui, sans m'en douter, j'ai fait cadeau d'une fortune immense et du titre de duc! Il est vrai que, sans m'en douter davantage, j'allais le faire enfermer à Bicêtre. (*Vivement.*) Oh! mais non, cela ne sera pas! Enfermer mon fils, le dépouiller d'une fortune et d'un rang qui maintenant lui appartiennent... et tout cela pour faire plaisir à un imbécile de marquis, dont jusqu'à ce jour je n'ai été que le premier valet! Allons donc! est-ce que c'est possible? est-ce que c'est dans la nature? D'ailleurs ne nous sommes-nous pas déjà trop avancés avec Léon pour pouvoir revenir sur nos pas?... Cette réclusion, dont en ce moment il est encore victime, tôt ou tard il nous en demanderait compte. Décidément l'intérêt du présent, celui de l'avenir, la nature, tout me fait une loi de maintenir mon fils au rang où je l'ai placé! (*Regardant Adrien.*) Il dort profondément! (*Regardant autour de lui.*) La nuit est sombre... personne!... Allons! puisqu'un des deux est de trop ici, que mon fils prenne la place du duc, et que le duc sorte du château... mais qu'il en sorte pour n'y rentrer jamais!

Il charge Adrien sur ses épaules et disparaît avec lui dans le souterrain.

SCENE X.

JOSEPH, *entrant par la petite porte du fond au moment où Montalais disparaît, et l'ayant aperçu.*

Ah! qu'ai-je vu! suis-je bien éveillé? ai-je encore mes yeux et ma tête? mes jambes tremblent et faiblissent, les oreilles me tintent. Cependant, il n'y a pas à dire, je les ai vus... Mieux que ça, je les ai vus tous les deux passer à travers ce rocher, et j'en suis bien sûr!... Pour avoir vu double, il n'y a pas même, comme l'autre fois, du vin du pays! Qu'est-ce que ce revenant vient faire dans le château? et encore, voilà qu'il amène un ami. Ah! mon Dieu! quel parti prendre? Si je criais, ou si je m'en allais!... Crier, il pourrait trouver ça mauvais... j'aime mieux m'en aller.

SCENE XI.

JOSEPH, LE MARQUIS, *s'avançant avec précaution.*

JOSEPH, *tremblant**.

Oh! mon Dieu! j'entends du frou frou dans le feuillage. Ils reviennent, c'est certain.

LE MARQUIS.

On a marché. Est-ce toi, Montalais?

JOSEPH.

Je suis un homme mort.

LE MARQUIS.

On ne répond pas!... (*S'avançant.*) Qui donc est là?

JOSEPH, *tombant à genoux.*

Grâce! grâce!

* Le Marquis, Joseph.

LE MARQUIS.

Joseph, pourquoi êtes-vous ici ? qu'y venez-vous faire ?

JOSEPH.

C'est vous, monsieur le marquis ! que le ciel soit loué !

LE MARQUIS.

Répondez. Qui vous amène ici ? vous aviez reçu l'ordre de garder la voiture de M. Montalais jusqu'à son départ : vous ne deviez pas la quitter.

JOSEPH.

J'aurais beaucoup mieux fait, monsieur le marquis ; car alors je n'aurais pas été témoin...

LE MARQUIS.

Témoin de quoi ?

JOSEPH.

D'une apparition fantastique.

LE MARQUIS.

Quel conte me débitez-vous là ?

JOSEPH.

Un conte ! c'est bien une histoire. J'ai vu, comme je vous vois, deux hommes entrer dans ce rocher.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! diable ! Montalais, que la présence de ce garçon aura effrayé, se sera empressé de disparaître avec Adrien. (*Haut.*) Que parlez-vous d'hommes et de rocher ?

JOSEPH.

Oui, monsieur le marquis... sans porte ils y sont entrés.

LE MARQUIS.

Je n'aime pas chez moi les poltrons ni les curieux, et encore moins les inventeurs de contes de revenans. Retournez au château, et s'il vous arrive d'ouvrir la bouche sur votre prétendue vision, je vous chasse. Allez.

JOSEPH.

Je vous jure, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Rentrez, et ne répliquez pas.

JOSEPH, *à part.*

Oh ! pour m'en aller, je ne demande pas mieux ; lorsque j'en serai à la troisième apparition, on me croira peut-être.

Il sort par une des avenues du parc.

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Montalais ne doit pas être loin ; la prudence seule l'aura fait mettre Adrien en lieu sûr.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, MONTALAIS.

Ce dernier sort par la porte secrete du rocher ; il tient à la main une petite lanterne sourde. Toute cette scène doit être jouée à mi-voix et avec beaucoup de mystere.

MONTALAIS, *se tenant sur le seuil de la porte secrète et appelant* *.

Monsieur de Rosebois !

LE MARQUIS.

On a prononcé mon nom... qui m'appelle ?

* Montalais, le Marquis.

MONTALAIS.

Moi, Montalais.

LE MARQUIS, *allant au-devant de lui.*

Eh bien ?

MONTALAIS.

Tout a réussi.

LE MARQUIS.

Adrien ?

MONTALAIS.

Est là... derrière la porte du souterrain... Et Joseph ?

LE MARQUIS.

Je l'ai renvoyé au château.

MONTALAIS.

Personne... Allons, il faut partir... (*Lui remettant sa lanterne.*) Eclairez-moi, monsieur le marquis.

Il rentre dans le souterrain, et revient ensuite, tenant Léon dans ses bras. Le corps de celui-ci est recouvert d'un large manteau qui le dérobe à la vue du spectateur.

LE MARQUIS.

Son sommeil est profond ? tu ne crains pas ?...

MONTALAIS.

Qu'il se réveille ? (*Avec expression.*) C'est impossible !

LE MARQUIS.

Je me fie à toi.

Il éclaire les pas de Montalais.

MONTALAIS, *sur le point de sortir.*

Ah ! j'oubliais... (*lui remettant un papier*) c'est une petite note nécessaire pour votre gouverne, pendant mon absence.

Il franchit la porte du parc et la ferme à clef en dehors.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

Maintenant, je suis tranquille, et bientôt je pourrai réintégrer mon pupille dans tous ses droits... Mais d'abord, prenons connaissance de cet écrit. (*S'éclairant avec sa petite lanterne et lisant.*) « Monsieur le marquis, je confie au pa-
» pier ce qu'il eût été peut-être dangereux de
» vous dire. Votre plan était mal conçu ; il de-
» vait vous perdre. Léon vous aurait toujours
» gardé rancune, et vous eussiez été obligé de
» rendre vos comptes de tutelle, dont le résultat
» était votre éternel déshonneur... » (*Parlant.*) Où veut-il en venir ? (*Lisant.*) « Il n'en sera pas
» ainsi avec Adrien, qui vous signera aveuglé-
» ment tout ce que je voudrai... c'est donc Léon que
» j'emmène, et je vous sauve. » Grand Dieu ! qu'ai-je lu ?... Léon ! mon pauvre Léon !... Oh ! mais c'est un trait infâme ! abominable !... et je le souffrirais ?... Ah ! je saurai bien m'opposer... (*Allant vivement à la petite porte du fond.*) Fermée ! fermée... (*Il ébranle la porte et cherche à l'ouvrir.*) Vains efforts !... (*Appelant.*) Montalais ! Montalais ! Arrête, misérable, arrête !... Je ne veux pas qu'il parte. (*A ce moment, on entend le bruit de la voiture, qui s'éloigne avec vitesse.*) Mon Dieu ! parti !... Ah ! je suis perdu !

Il tombe comme anéanti sur une chaise.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une cour dépendante du grand Châtelet. Au fond, une grille occupant toute la largeur du théâtre et laissant voir à quelque distance un corps de logis au milieu duquel est pratiqué un petit guichet. A droite, une arcade donnant sur la rue Saint-Denis. A gauche, les bâtimens des salles et des greffes du Châtelet. Un perron conduit à la porte principale. Au milieu de la grille est une porte ouvrant sur une salle basse du Châtelet. A l'angle droit de cette grille une autre porte, mais plus petite, et donnant sur un couloir fermé qui mène dans une salle réservée.

SCENE PREMIERE.

DENISE, THÉRÈSE, UN PAYSAN. GENS DE TOUS ÉTATS.

Au lever du rideau, une foule de personnages, hommes et femmes, sont auprès de la grille qui est fermée. On se presse, on se bouscule.

PREMIER HOMME.

Ne poussez donc pas si fort, vous autres, ou je vas jouer des pieds et des coudes.

DEUXIÈME HOMME.

Dame! j' voulons voir aussi, moi.

DENISE.

Voir quoi? puisque la grille n'est pas encore ouverte?

DEUXIÈME HOMME.

Pourquoi donc qu'on ouvre si tard au jour d'aujourd'hui?... est-ce qu'il y aurait du nouveau, par hasard, au Châtelet?

THÉRÈSE.

C'est ben possible. Ce pauvre garçon qu'on a si traîtreusement assassiné dans un champ du Bourget a peut-être été reconnu... Ça serait pas malheureux, vraiment, depuis près de trois semaines qu'il est là sur c'te pierre!

UN PAYSAN.

Vous nous la baillez belle, vous... le jeune homme mort est là depuis trois semaines?... Allons donc, c'est pas croyable!

DENISE.

Est-il bête, ce paysan-là! il croit que c'est le jeune homme au naturel... quand on dit lui... c'est son image.

LE PAYSAN.

Son image? en de quoi?

DENISE.

En cire, lourdaud.

PREMIER HOMME.

Eh! oui, qu'on l'a fait en grandeur naturelle et habillé avec les habits du défunt... qu'il paraît que c'est vivant de ressemblance.

THÉRÈSE.

Et il est là comme s'il respirait encore.

LE PAYSAN.

Ça doit être intéressant.

THÉRÈSE.

Ah! voici le père Bernard, le concierge du Châtelet.

DEUXIÈME HOMME.

C'est heureux... Est-il clampin, cet être-là!

Tous se serrent contre la grille.

SCENE II.

LES MÊMES, BERNARD *derrière la grille.*

PREMIER HOMME.

Allons donc, papa Bernard, ça ne va donc pas, aujourd'hui? Est-ce que nous aurions gagné la goutte dans les jambes?

DENISE, *au premier homme.*

Quand il va la boire chez la mère Grichon, il trotte plus vite que ça, le vieux.

BERNARD.

Ah çà! vous êtes donc bien pressés, les enfans?

TOUS.

Oui, oui.

BERNARD, *ouvrant la grille.*

En ce cas, régalez-vous, la vue n'en coûte rien.

TOUS, *se précipitant vers le guichet.*

Allons, allons voir.

BERNARD, *en-deçà de la grille.*

En voilà-t-il du monde pour voir la ressemblance de ce malheureux jeune homme!... Et dire que depuis trois semaines c'est comme ça tous les jours! Si M. le lieutenant de police m'avait permis de prendre deux sous par personne, ma fortune serait déjà faite.. Chien de métier, où il n'y aurait tant seulement pas de l'eau à boire, si parfois de beaux messieurs et de belles dames ne demandaient à entrer dans la salle réservée!.. ça met toujours dans le gousset quelques pauvres petites pièces de douze sous.

SCENE III.

BERNARD, LE CONSEILLER D'ORBESSON, LE MARQUIS.

Ces deux derniers entrent par l'arcade et continuent une conservation commencée. En les apercevant, Bernard s'est retiré au fond.

LE MARQUIS*.

Ainsi, mon cher monsieur d'Orbesson, vous n'avez rien trouvé à redire au contrat?

LE CONSEILLER.

Pas le plus petit mot Le notaire a saisi on ne peut mieux nos intentions réciproques. Les intérêts de votre pupille, ceux de ma fille sont parfaitement garantis. (*Souriant.*) Je défierais le pro-

* Le Marquis, le Conseiller.

cureur le plus habile de trouver dans cet acte important matière au plus petit procès.

LE MARQUIS.

Je m'applaudis d'avoir conçu l'idée de resserrer par le mariage de votre fille avec Léon les liens de famille qui existent déjà entre ces deux enfans.

LE CONSEILLER.

Heureuse idée vraiment, puisqu'elle confond leur fortune respective ; je me plais à croire qu'eux-mêmes ils ne pourront aussi qu'y applaudir lorsqu'ils se connaîtront.

LE MARQUIS, *à part.*

S'il savait qu'ils se connaissent déjà. (*Haut.*) Je me rends caution pour mon pupille, mon cher conseiller; son impatience est grande, je vous le jure. Vous ne sauriez vous imaginer comme il pressait mon départ pour Paris, et combien notre arrivée au château le comblera de joie; il compte les momens.

LE CONSEILLER.

Impatience bien naturelle et d'un excellent augure pour l'hymen qui se prépare... (*Avec un sérieux comique.*) Nous ne ferons pas long-temps attendre notre jeune duc; le contrat est dressé, tous nos préparatifs finis; dans quelques heures nous montons en voiture avec Lucie et le notaire, et cette nuit nous serons au château de Verneuil. Mais pardon, monsieur le marquis, tout en nous entretenant de nos affaires, je n'ai pas remarqué où je vous conduisais.

LE MARQUIS, *regardant autour de lui.*

Nous sommes au Châtelet.

LE CONSEILLER.

Oui, monsieur le marquis; j'y viens parce que, chargé de l'instruction relative à ce jeune homme qu'on a trouvé assassiné au Bourget, je ne puis m'absenter de Paris sans avoir obtenu au préalable la permission de M le premier président, et m'être fait suppléer par un autre conseiller au grand Châtelet.

LE MARQUIS.

Ah! ce jeune homme dont les gazettes se sont fort occupées, et qui n'a pas encore été reconnu? N'existe-t-il donc aucun indice qui puisse mettre la justice sur les traces d'un crime si horrible?

LE CONSEILLER.

Aucun. Toutes les recherches faites jusqu'à ce jour ont été infructueuses. J'espère cependant pénétrer ce mystère d'iniquité, grâce à un prodige de l'art, dont ces mêmes gazettes ont donné les détails.

LE MARQUIS.

En effet, j'ai lu que ses traits avaient été conservés d'une manière presque miraculeuse.

SCENE IV.

LES MÊMES, UN HUISSIER, *arrivant par le perron.*

L'HUISSIER, *à M. d'Orbesson.*

Monsieur le conseiller, j'allais envoyer à votre hôtel; M. le lieutenant de police vous a fait demander.

LE CONSEILLER.

Je me rends à ses ordres. (*A Rosebois.*) Veuillez m'accompagner, monsieur le marquis... ce sera l'affaire de quelques instans.

LE MARQUIS.

Non. Si vous le permettez, je resterai: ce que j'ai lu dans les papiers, ce que vous m'avez dit sur ce jeune infortuné, sur le mystère qui enveloppe le crime dont il a été victime, sur l'habileté de l'artiste qui a su donner à une matière morte toutes les apparences de la vie, tout cela me fait vivement désirer de le voir.

LE CONSEILLER.

C'est véritablement curieux. (*Appelant le gardien qui se promène au fond de la grille, tandis que les curieux vont et viennent.*) Bernard.

BERNARD, *s'avançant.*

Monsieur le conseiller...

LE CONSEILLER.

Conduisez M. le marquis de Rosebois dans la salle réservée. (*Au Marquis.*) De là vous pourrez voir parfaitement bien; je vous retrouverai ici, et rien ne mettra plus obstacle à notre départ.

LE MARQUIS.

A bientôt, mon cher conseiller.

BERNARD, *à part.*

Un marquis, ça doit être généreux, et ne pas regarder à quelques pièces de douze sous.

Bernard et le Marquis sortent par la petite porte pratiquée dans l'angle de la grille, et disparaissent ensuite. L'huissier rentre au Châtelet. Le Conseiller va pour monter le perron, lorsqu'il se trouve en face de Delmar, qui le descend.

SCENE V.

LE CONSEILLER, DELMAR.

LE CONSEILLER.

Ah! c'est vous, docteur!... Eh bien! depuis notre dernière entrevue rien de nouveau, n'est-ce pas?

DELMAR.

Rien, monsieur le conseiller; toujours la même affluence de monde pour contempler ce malheureux jeune homme, et toujours la même ignorance sur ce qu'il peut être. Chacun le plaint, s'apitoie sur son sort, mais personne ne le reconnaît... et pourtant, les traits de son visage n'ont été nullement altérés.

LE CONSEILLER.

Parbleu, je le sais bien, moi, qui ai vu le cadavre le jour où il fut trouvé au Bourget. Je l'avoue, les résultats du travail de l'artiste ont surpassé mon espoir... j'en suis encore tout émerveillé.

DELMAR.

Mais qu'ai-je appris? vous quittez Paris pour plusieurs jours, m'a-t-on assuré?

LE CONSEILLER.

Il est vrai, et je suis désespéré de ne pouvoir suivre cette malheureuse affaire... Je pars pour marier ma fille... un parti superbe, convenable sous tous les rapports... Jugez-en: avant peu, Mlle d'Orbesson sera duchesse.

DELMAR.

Duchesse! c'est un beau titre auquel son esprit et ses grâces lui donnent des droits incontestables. Un mariage d'inclination, peut-être?

LE CONSEILLER.

Nullement; ma fille était l'héritière de son cousin; et en mariant le cousin à la cousine tout se trouvera confondu.

DELMAR.

Je vous en félicite bien sincèrement, tout en regrettant que votre longue expérience nous abandonne dans une affaire si obscure: nous marchons dans un dédale dont vos lumières nous eussent aidé à sortir.

LE CONSEILLER.

Que voulez-vous, mon cher docteur! la tendresse paternelle passe avant tout... je ne voudrais pas laisser échapper l'occasion de faire ma fille duchesse de Verneuil.

Il sort par le perron.

SCENE VI.

DELMAR, *seul.*

Duchesse de Verneuil! ce nom vient de réveiller en moi un souvenir... Il me semblait, en effet, que les traits de cet infortuné ne m'étaient pas inconnus... C'est au château de Verneuil que je me rappelle... Oui, le jeune duc qui se mourait... Comment! il serait revenu à la vie! Il faut bien qu'il en soit ainsi... M. d'Orbesson ne m'a-t-il pas dit qu'il allait lui donner sa fille?... Je n'ai vu le duc que mourant, et cependant il existe une ressemblance...

Il réfléchit.

SCENE VII.

DELMAR, Mme VERDIER, *entrant par l'arcade; elle est pâle, défaite et se soutient à peine.*

Mme VERDIER.

Mon Dieu! suis-je enfin arrivée au terme de mon voyage? qui pourra me dire? (*Apercevant Delmar.*) Ah!... (*Allant vers lui.*) Monsieur, pardon... auriez-vous la bonté de m'indiquer de quel côté je dois diriger mes pas pour voir les malheureux que l'on expose au Châtelet?

DELMAR, *frappé de son état de souffrance.*

Là-bas, madame, sous ce guichet. Mais qu'avez-vous? vous vous soutenez à peine. Tous vos traits expriment la douleur et la souffrance..... Craindriez-vous de trouver ici la certitude d'un affreux malheur?

Mme VERDIER.

Hélas! il n'est que trop vrai! Voilà plus de trois ans que mon fils m'a quittée pour se fixer à Paris. Je recevais assez régulièrement de ses nouvelles; mais depuis plusieurs mois elles ont cessé tout-à-coup... Justement alarmée, j'ai fait, depuis sa dernière lettre, des recherches qui toutes ont été sans succès.

DELMAR.

N'avez-vous pas d'autre motif de crainte?

Mme VERDIER.

Il y a quelques jours, j'ai lu dans les gazettes les détails d'un horrible assassinat commis au Bourget sur un jeune homme dont le signalement se rapporte à celui de mon fils Adrien. L'âge est aussi le même, dix-sept ans. Jugez alors, monsieur, de ce que j'ai dû ressentir à cette lecture. Partagée entre la crainte et l'espérance, et ne pouvant rester plus long-temps dans cette cruelle incertitude, j'ai quitté Vendôme, et je suis venue à Paris, pour m'assurer si je n'étais pas la plus malheureuse des femmes!

DELMAR.

Calmez-vous, madame, et espérez encore. Votre fils, dites-vous, était depuis trois ans à Paris. Dans cet espace de temps il a dû se faire des amis, former quelque liaison intime... Eh bien! l'infortuné qui est gisant dans cette triste enceinte n'a encore été reconnu par personne, quoique la foule se porte ici tous les jours et que les gazettes aient donné la plus grande publicité à cet affreux événement. Il paraît donc certain que la victime n'habitait pas la capitale lorsqu'elle a été frappée par une main homicide; car si c'était votre fils, nul doute que le voile épais qui couvre ce forfait n'eût été déjà déchiré.

Mme VERDIER.

Ah! monsieur, puissiez-vous dire vrai!... vos paroles font naître en mon âme un espoir auquel je n'osais plus m'abandonner!

DELMAR.

Venez donc, madame, acquérir la preuve de ce que j'avance, et permettez que je vous accompagne; dans un pareil moment je ne veux ni ne dois vous quitter.

Mme VERDIER.

Que de grâces n'ai-je pas à vous rendre, monsieur!... Mais attendons quelques instans encore... Près de franchir le seuil de cette enceinte, une terreur nouvelle s'empare de mon âme... Ah! monsieur... si mon espoir devait être déçu... si dans ce malheureux j'allais reconnaître...

DELMAR.

Allons, madame, du calme, du courage.. Songez que le public n'est admis chaque jour dans cette enceinte que pendant un laps de temps assez court. Tel est le réglement qui régit le Châtelet, et que nul ne pourrait enfreindre sans l'ordre exprès de M. le lieutenant de police. Eh bien! l'heure à laquelle cette grille doit être fermée va sonner bientôt; et si vous ne vous hâtez, vous serez forcée d'attendre à demain.

Mme VERDIER.

Demain! demain, dites-vous?... Oh! quel que soit le sort que le ciel me réserve, je veux le connaître aujourd'hui... Venez, monsieur, venez... conduisez-moi!

Conduite par Delmar, Mme Verdier entre par la grille dans l'enceinte du Châtelet : puis ils disparaissent tous les deux. Un instant après le Marquis arrive par la petite porte.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul, dans une extrême agitation.*

C'est lui!... oui, c'est bien Léon, mon pupille, chassé par moi du château de ses pères, que je viens de voir là, frappé de plusieurs coups de poignard!... Je n'ai pu le méconnaître, car j'ai frémi en l'envisageant; car il semblait m'accuser et demander vengeance... Grand Dieu! comment ai-je pu résister à cet affreux spectacle? Comment l'horreur dont j'ai été saisi ne m'a-t-elle pas trahi aux yeux de tous? Mais quel est le monstre qui a eu le courage d'arracher la vie à ce jeune homme?... Qui!... si ce n'est l'infâme Montalais! Oh! mes pressentimens ne me trompaient pas! lorsqu'il y a quinze jours la lecture de son dernier billet m'apprit qu'à la place de ce jeune étranger il emmenait Léon, mon pupille... J'ai deviné quelque horrible catastrophe... je ne sais quelle voix secrète m'a crié que cet homme allait me perdre..... O mon Dieu! que faire?... que devenir?... où cacher mon trouble?... Dieux! le conseiller!

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE CONSEILLER D'ORBESSON.

LE CONSEILLER, *sur le haut du perron et parlant à la cantonnade.*

Il suffit, monsieur le président... Mon délégué me tiendra au courant de cette affaire.

Il descend le perron*.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! tout serait perdu s'il entrevoyait la vérité.

LE CONSEILLER.

Me voilà, monsieur le marquis... je ne me suis pas fait attendre? Eh bien! vous avez satisfait votre curiosité... que pensez-vous de ce que vous avez vu?

LE MARQUIS, *cherchant à cacher son trouble.*

En effet, monsieur le conseiller, on dirait que ce malheureux enfant respire encore.

LE CONSEILLER.

Vous seriez-vous jamais imaginé que l'art pût atteindre ce degré de perfection?

LE MARQUIS.

Oh! jamais! (*A part.*) Ses questions me font mourir.

* Le Conseiller, le Marquis.

LE CONSEILLER.

Par ce moyen nous parviendrons certainement à découvrir le coupable.

LE MARQUIS.

Ah! vous croyez y réussir?

LE CONSEILLER.

Je l'espère. Que d'exemples de forfaits longtemps cachés dans l'ombre et dont on a fini par arrêter les auteurs!... Il ne faut qu'un moment, un heureux hasard... Le crime, souvent, se décèle lui-même...

LE MARQUIS, *à part.*

Je tremble.

LE CONSEILLER.

Mais, monsieur le marquis, c'est nous occuper de bien tristes objets, quand nous ne devrions penser qu'au bonheur de Lucie et de Léon... J'ai obtenu de monsieur le premier président la permission que j'étais venu solliciter. Je suis libre et entièrement à vous.

LE MARQUIS.

En ce cas, rien ne nous empêche de partir pour le château de Verneuil.

LE CONSEILLER.

Hâtons-nous donc... Il me tarde d'embrasser votre pupille.

LE MARQUIS, *à part, avec douleur.*

Mon pupille... et il est mort!

Ils s'éloignent par l'arcade. Au même moment on entend le son d'une cloche : c'est le signal de la fermeture du Châtelet. Tout le peuple qui, depuis le commencement de l'acte, est entré dans l'intérieur, revient de ce côté-ci de la grille.

SCENE X.

HOMMES *et* FEMMES DU PEUPLE.

PREMIER HOMME.

Déjà fini... Excusez... à peine si on a le temps de voir.

DEUXIÈME HOMME.

C'est égal... c'est beau tout de même, je reviendrai demain.

PREMIER HOMME.

Demain il n'y sera plus.

DEUXIÈME HOMME.

Tiens, pourquoi donc ça?

PREMIER HOMME.

T'as donc pas entendu c'tte pauvre femme qu'était là avec le médecin du Châtelet? Eh bien! c'était sa mère.

DEUXIÈME HOMME.

La mère du médecin?

PREMIER HOMME.

Eh! non, bêta; la mère du jeune homme. Elle s'est mise a crier : C'est lui! c'est mon fils! C'était à vous fendre le cœur, quoi!... Puisque c'est comme ça, la place sera bientôt vide.

DENISE.

C'est pas sûr; car, après avoir d'abord crié : C'est mon fils! elle a crié ensuite : Non, c'est pas mon

fils... Comme si le cœur d'une mère pouvait se tromper dans un pareil quart d'heure.

PREMIER HOMME.

Tenez, je crois, moi, qu'il y a quelque gabegie là-dessous.

DEUXIÈME HOMME.

Je crois plutôt que le petit n'a jamais eu ni père ni mère.

DENISE.

A moins qu'il ne soit venu au monde chez les enfans trouvés.

DEUXIÈME HOMME.

C'est encore ben possible.

La foule se disperse, Bernard paraît en-dedans de la grille et en ferme la porte à clef.

SCENE XI.

DELMAR, Mme VERDIER.

Ils rentrent en scène par la petite porte pratiquée dans l'angle de la grille.

DELMAR *.

Arrêtez, madame... au nom du ciel, répondez-moi!

Mme VERDIER.

Eh! que voulez-vous que je vous dise, monsieur? Que pourrais-je ajouter à ce que vous savez déjà? A l'aspect de ce malheureux, il m'a semblé d'abord retrouver l'enfant que je cherche, et je n'ai pu retenir mes larmes... Puis, remise d'une première émotion, je l'ai considéré plus attentivement, et j'ai acquis la presque certitude que ce n'est pas lui!

DELMAR.

C'est alors qu'a brillé dans vos yeux un éclair de joie; mais tout-à-coup j'ai vu votre visage s'assombrir, et puis vous avez laissé échapper d'étranges paroles : « Justice de Dieu, avez-vous dit, si c'était l'autre... Si c'était Adrien! »

Mme VERDIER, *très-troublée*.

J'ai dit cela? Oui... j'ai dû le dire... Comprenez-vous en effet, monsieur... si c'était l'autre... Oh! la ressemblance était si grande!

DELMAR, *très-surpris*.

Encore une fois, madame, permettez-moi de vous demander l'explication de vos paroles : tout-à-l'heure quand je vous ai rencontrée ici, quand j'ai offert de vous servir de guide, j'avais cru voir chez vous les angoisses et l'anxiété d'une mère... J'espérais les dissiper en vous prouvant que la victime du Bourget n'est pas l'enfant que vous cherchez depuis trois ans; vous venez, vous reconnaissez qu'en effet ce n'est pas lui... mais quel ne doit pas être mon étonnement de voir qu'au lieu de rendre le calme à votre âme, je n'ai fait au contraire que remplacer un semblant d'inquiétude, une douleur passagère, par un désespoir réel, par une terreur que je n'ose comprendre... de voir en un mot, il faut bien vous le dire, que vous paraissez regretter de n'avoir pas reconnu l'enfant que vous cherchez dans l'infortuné qu'a frappé le fer d'un assassin!

*Mme Verdier, Delmar.

Mme VERDIER *.

Eh bien! monsieur... eh bien! oui... vous dites vrai!... et les reproches que vous m'adressez, si cruels qu'ils puissent être, je les accepte, car je les ai mérités!

DELMAR.

Quoi! madame...

Mme VERDIER.

Je les ai mérités, monsieur!... c'est le juste châtiment d'un crime que j'ai commis, et que j'expie en ce moment d'une façon bien cruelle.

DELMAR.

Un crime .. vous!

Mme VERDIER.

Oui, un crime qui prit sa source dans mon amour maternel, dans cet amour dont vous croyez mon cœur incapable .. C'est un fatal secret que je veux vous dire et qui serait mort avec moi, si je ne sentais le besoin de soulager ma conscience, et de vous expliquer ce que peuvent avoir d'étrange mes actions ainsi que mes paroles... Puisse l'aveu que je vais vous faire trouver grâce devant vous!

DELMAR.

Oh! parlez, parlez!

Mme VERDIER.

Joséphine Verdier est mon nom, Paris la ville qui m'a vue naître; mes parens étaient pauvres; ils ne vivaient que du travail de mes mains. Heureuse dans ma médiocrité, sans désirs comme sans ambition, je passais des jours paisibles au sein de ma famille, lorsque mon malheur me fit rencontrer un homme à l'extérieur aimable, aux paroles flatteuses, mais au cœur lâche et corrompu; il m'aima... ou du moins il me le dit En promettant de devenir mon époux, il parvint à m'inspirer l'amour qu'il feignait d'éprouver... Que vous dirai-je? j'étais jeune, crédule, je succombai aux piéges tendus à mon inexpérience .. Un instant j'avais rêvé le bonheur, le réveil fut terrible!... mon lâche séducteur m'abandonna... et j'allais devenir mère!

DELMAR.

Oh! le misérable!

Mme VERDIER.

Mes parens ne purent survivre à ma honte. Je restai seule au monde avec mon fils, dont je ne voulus point me séparer. Mon Adrien voyait à peine le jour depuis quelques semaines, lorsqu'un soir, un brillant équipage s'arrêta devant la modeste maison que j'habitais dans le quartier de la Cité: un jeune homme en descendit, se présenta chez moi, et m'adressa ces mots dont ma mémoire conserve encore le souvenir. « Mademoiselle, une personne mariée secrètement à un homme puissant et riche, mais qui a de fortes raisons pour tenir caché son mariage, vient de mettre au monde un fils qu'elle veut voir élever sous ses yeux. Vous êtes mère, consentez à me suivre, à vous soumettre à tout ce que j'exigerai de vous, et de l'or, beaucoup d'or, sera le prix de vos soins autant que de votre obéissance. »

* Delmar, Mme Verdier.

DELMAR.

Vous acceptâtes?

Mme VERDIER.

J'étais pauvre, souffrante et sans travail; je consentis à tout. Mes préparatifs furent bientôt terminés; je suivis l'inconnu, dont le ton et les manières ne pouvaient m'inspirer ni crainte ni défiance... Nous partîmes: la voiture roula toute la nuit; mais l'obscurité ne me permit pas de distinguer la route, que nous parcourions d ailleurs avec la rapidité de l'éclair. Lorsque le jour commença à paraître, le jeune seigneur, car je ne pus douter qu'il ne fût noble, me pria de consentir à me laisser couvrir les yeux; je n'opposai aucune résistance... Enfin, après avoir voyagé encore pendant plusieurs heures dans une forêt, à en juger par la difficulté de notre marche, la voiture s'arrêta. On m'aida à descendre; puis, après avoir fait quelques pas, je sentis au froid glacial qui me saisit par tout le corps, que nous pénétrions dans un passage souterrain. Nous montâmes ensuite un escalier étroit, et au bout de quelques secondes, lorsque mes yeux furent rendus à la lumière, je me trouvai dans une chambre secrète d'un vaste château; cette chambre avait deux issues cachées, l'une communiquant à un riche salon, l'autre ouvrant sur le passage souterrain par lequel j'étais entrée dans le château.

DELMAR.

Après, après?

Mme VERDIER.

Je ne tardai pas à m'assurer que le seigneur qui m'avait amenée en était le propriétaire, et que l'enfant confié à mes soins était le sien. Il ne se passait pas de jour que sa jeune épouse ne vînt me visiter; elle me comblait de caresses et d'égards... A la liberté près, on ne me laissait point de vœux à former... Comment payai-je tant de bonté? par la plus noire ingratitude! .. Jusqu'à mon départ de Paris, je n'avais été que malheureuse... Bientôt, hélas! je devins coupable!... Par une bizarrerie de la nature, qui n'est cependant pas sans exemple, cet enfant avait une ressemblance si parfaite avec le mien, que souvent moi-même je faillis m'y laisser prendre. Fatale ressemblance! que de fois ne t'ai-je point maudite! tu me suggéras une pensée criminelle à laquelle je n'eus ni le courage, ni la force de résister, et dont le souvenir est pour moi une source inépuisable de remords.

DELMAR.

Ciel! O malheureuse! je crains de vous comprendre... Auriez-vous donc osé substituer votre enfant à celui pour lequel on vous avait appelée?

Mme VERDIER.

C'est là mon crime... Rien ne put me détourner d'un projet que m'avait inspiré mon amour maternel; car pour moi, pauvre fille déshonorée, sans ressource aucune, l'amour maternel, c'était d'assurer un avenir brillant à mon fils; il n'avait pas de nom, je lui en donnai un; il ne possédait rien, je lui fis une fortune .. Insensée que j'étais! je ne prévoyais pas qu'en assurant son bonheur j'allais me séparer de lui pour toujours et me préparer des regrets éternels! Je pensais au contraire que jamais il ne serait entièrement perdu pour moi... Quelques précautions que l'on prenne, me disais-je, de quelque mystère que l'on s'entoure, je découvrirai tôt ou tard le nom de cette puissante famille, je retrouverai ce château... et alors qu'il me sera doux de retrouver aussi mon Adrien, de le revoir riche, brillant et heureux; de le suivre de loin, en silence, dans cette existence de bonheur que je lui aurai faite, moi sa mère, qui n'avais rien à lui donner que mon amour... Qu'il me sera doux de songer que s'il m'est défendu de l'embrasser et de lui donner le nom de fils, du moins, en le voyant passer riche et heureux, je puis me dire: Cette fortune, c'est à moi qu'il la doit; ce bonheur-là, c'est mon ouvrage!

DELMAR.

Et vous n'avez pas même vu se réaliser ces espérances criminelles qu'avait rêvées votre folle ambition?

Mme VERDIER.

Hélas! monsieur, j'aurais voulu me repentir qu'on ne m'en aurait pas même laissé le temps, car on m'emmena brusquement du château, en se servant des mêmes moyens dont on avait fait usage pour m'y conduire.

DELMAR.

Mais le nom du château, le nom du jeune seigneur?

Mme VERDIER.

Ils furent toujours un mystère pour moi.

DELMAR.

Et depuis, ne fîtes-vous aucune démarche pour savoir ce qu'était devenu votre fils Adrien?

Mme VERDIER.

Elles ont été infructueuses... Quelques années après ma sortie du château, je quittai Paris pour aller me fixer à Vendôme, où une ancienne amie désirait vivement ma présence. L'enfant, qui, aux yeux de tout le monde, passait pour le mien, et que j'élevais selon mes faibles ressources, me témoignait peu de tendresse, son cœur restait presque muet pour moi; enfin, un jour, il y a de cela trois ans, il s'enfuit de la maison où je l'avais mis en apprentissage, et depuis, je ne l'ai jamais revu. Comprenez-vous maintenant, monsieur, ce que ma conduite et mes paroles ont pu avoir d'étrange? Comprenez-vous mon hésitation à reconnaître le malheureux jeune homme assassiné aux portes de Paris?... Et puis, quand j'ai cru pouvoir affirmer que je ne retrouvais pas en lui l'enfant que j'ai élevé, le fils d'un grand seigneur, comprenez-vous, monsieur, que la première pensée qui m'est venue au cœur, c'est que le cadavre trouvé au Bourget était peut-être celui de mon véritable enfant, de celui que depuis dix sept ans j'ai perdu par ma faute!

DELMAR, *à part.*

Cette extrême ressemblance entre les deux en-

fans... Ce jeune duc qui se mourait et qui est revenu si subitement à la vie, et puis le récit que je viens d'entendre, tout cela m'étonne à un point!... J'entrevois un mystère d'iniquité; il s'élève en moi des doutes affreux, qu'à l'aide de cette femme, je pourrai peut-être éclaircir; je ne dois rien négliger pour parvenir à découvrir la vérité. (*Haut.*) Madame, vous fûtes bien coupable... Cependant, il existe peut-être un moyen d'expier votre faute et de retrouver un fils dont vous eûtes la cruauté de vous séparer. Consentez-vous à me seconder dans un projet bien hardi, sans doute, mais qui peut nous mener à une découverte importante?

Mme VERDIER.

Disposez de moi, monsieur; que faut-il faire?

DELMAR.

Répondez-moi, d'abord... Avez-vous conservé un souvenir assez récent du château où vous fûtes enfermée, pour pouvoir reconnaître ce que vous en avez vu?

Mme VERDIER.

Oh! parfaitement!

DELMAR.

Reconnaîtriez-vous aussi la chambre secrète que vous habitiez, la porte cachée dans la boiserie, et celle enfin conduisant au passage souterrain?

Mme VERDIER.

Tout, tout, monsieur!

DELMAR.

En ce cas, partons!

Mme VERDIER.

Mais où me conduisez-vous?

DELMAR, *avec force.*

Au château de Verneuil, madame, au château de Verneuil!

Il l'entraîne et sort avec elle.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Même décor qu'au premier acte. Il fait à peine jour.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, DOMESTIQUES.

Le Marquis entre, précédé d'un domestique qui porte deux bougies allumées, et suivi de plusieurs autres valets.

LE MARQUIS, *à un Domestique.*

Qu'on réveille Montalais et qu'il vienne sur-le-champ me trouver. (*Le Domestique sort.*) Un fauteuil. (*Le Domestique, qui a posé les bougies sur une table, place auprès un fauteuil.*) C'est bien... sortez.

Les domestiques se retirent.

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Je respire à peine... la fatigue, l'inquiétude, ou plutôt le remords, ne me laissent pas depuis hier un moment de tranquillité... Qu'il me tardait de voir Montalais... Eh! grand Dieu, pourquoi?... Pour m'assurer d'un crime que je ne saurais, hélas! révoquer en doute... Misérable que je suis, à quel excès de dégradation suis-je parvenu!

Il s'assied et tombe dans une profonde rêverie.

SCENE III.

LÉON, LE MARQUIS.

LÉON, *à part, en entrant.*

Le marquis de retour à cette heure; et il revient seul... mon inquiétude est trop grande, il faut que je sache... (*S'approchant du Marquis, et haut.*) Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *sortant de sa rêverie.*

Quoi! c'est vous!... vous ici!... Vous n'avez donc pas reposé cette nuit?

LÉON.

Comment l'aurais-je pu? La lettre que vous m'avez adressée hier me confirmait que M. d'Orbesson avait accordé la main de sa fille à votre pupille...

LE MARQUIS, *avec contrainte.*

Cela est vrai. (*A part.*) A mon pupille!

LÉON.

Au comble d'un bonheur qui était, et qui est encore pour moi un songe, j'attendais avec impatience le moment où je pourrais vous assurer de ma vive reconnaissance, et celui où je pourrais aussi revoir la femme dont le premier regard a fait battre mon cœur, et dont le ciel, par un prodige, me rend aujourd'hui l'époux .... Cependant, je vous l'avoue, j'éprouve une inquiétude, un effroi... Votre retour si précipité a jeté la terreur dans mon âme... M. d'Orbesson et son adorable fille devaient vous accompagner, et vous arrivez seul...

LE MARQUIS.

Rassurez-vous; M. d'Orbesson et sa fille seront ici dans quelques heures.

LÉON.

Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas? Vous m'avez appelé aux honneurs, à la fortune; vous me donnez le bonheur... Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

LE MARQUIS.

Oui, Léon, vous me devez beaucoup...(*A part.*) Ah! s'il savait tout ce que je souffre!

SCENE IV.

Les Mêmes, MONTALAIS.

MONTALAIS, *en entrant* *.

Pardon, monsieur le marquis, je ne vous attendais pas si matin ; votre lettre n'annonçait votre arrivée que pour midi... Mais où sont donc M. et Mlle d'Orbesson ?

LE MARQUIS.

Notre voiture s'est brisée à quatre lieues d'ici ; il fallait quelques heures pour la réparer, et comme j'avais hâte (*avec intention*) d'avoir avec vous un entretien particulier, je suis venu à franc étrier.

MONTALAIS.

Monsieur le marquis devrait prendre quelques instans de repos.

LE MARQUIS, *à part.*

Du repos !... à moi du repos... (*Haut.*) Je vous le répète, j'ai besoin de vous parler.

LÉON.

Je vous laisse, monsieur... (*A part, en s'en allant.*) Pourquoi cet entretien secret ? encore du mystère !... ah ! je ne serai tranquille que lorsque j'aurai vu Lucie !

Il sort.

SCÈNE V.

MONTALAIS, LE MARQUIS.

MONTALAIS.

Que désire, que veut monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Savez-vous de quoi Paris s'occupe dans ce moment, monsieur Montalais ?

MONTALAIS.

Monsieur Montalais ! Voici du nouveau... Je confesse très-humblement à monsieur le marquis que je me soucie fort peu de ce dont Paris s'occupe.

LE MARQUIS, *avec force.*

Paris ne parle, ne s'entretient que d'un jeune homme égorgé non loin du Bourget.

MONTALAIS, *faisant un mouvement qu'il cherche à maîtriser, et à part.*

Du Bourget ?

LE MARQUIS, *avec intention.*

Monsieur Montalais, ainsi que vous me l'avez assuré... (*avec émotion*) le duc de Verneuil, mon pupille...

MONTALAIS.

Est renfermé dans un cabanon de Bicêtre.

LE MARQUIS, *se levant.*

Mon pupille, misérable, est mort assassiné.

MONTALAIS.

Qui vous a dit ..?

LE MARQUIS.

J'ai vu de mes yeux ..

MONTALAIS.

Vous l'avez vu ?

* Léon, Montalais, le Marquis.

LE MARQUIS, *avec force.*

Et je vois là, devant moi, celui qui l'a frappé. Montalais, tu es l'assassin de Léon de Verneuil !

MONTALAIS, *froidement.*

Du moment que vous savez tout, je ne vois pas à quoi servirait de nier plus long-temps.

LE MARQUIS.

Comment, misérable, tu as eu le courage de frapper un malheureux enfant sans défense !

MONTALAIS.

Vous aviez bien eu le courage, vous, de l'envoyer s'éteindre dans un cachot de Bicêtre. J'ai été moins cruel et surtout moins imprudent que vous, monsieur le marquis ; tôt ou tard, le jeune duc, s'il eût vécu, aurait reparu pour nous inquiéter ; j'accorde que nous n'eussions pas à craindre une évasion ; mais ce jeune homme aurait parlé ; on l'aurait traité de fou, n'est-ce pas ? je le veux bien encore ; mais à force de répéter qu'il était duc de Verneuil, ne comprenez-vous pas qu'il aurait fini par le persuader à quelque officieux protecteur, lequel eût provoqué une enquête... Est-ce là ce que vous vouliez ?... Non, c'est ce qu'à tout prix il fallait éviter, et il n'y avait pour cela qu'un seul moyen, la mort du duc.

LE MARQUIS.

Ainsi, dès le moment où tu as quitté le château, emmenant avec toi le malheureux Léon...

MONTALAIS.

Dès ce moment, Léon avait été condamné, et je n'emportai qu'un cadavre.

LE MARQUIS.

Horreur ! mais pourquoi, malgré mes ordres, avoir de préférence immolé mon pupille, pourquoi avoir épargné l'enfant étranger ?

MONTALAIS.

Parce que cet enfant... c'était le mien.

LE MARQUIS.

Ton fils !... lui ?

MONTALAIS.

Lui, vers qui le hasard m'avait guidé, lui, mon fils, que je venais de retrouver dans l'inconnu de la place Royale.

LE MARQUIS.

Quoi ! le duc de Verneuil, l'unique héritier d'une noble maison, l'époux que je donne à la fille du conseiller d'Orbesson, n'est que le fils d'un laquais !

MONTALAIS.

Hélas ! oui, monsieur le marquis. Mais pour vous consoler de ce désappointement, dites-vous que le vrai duc de Verneuil aurait peut-être trouvé quelque chose à reprendre dans les comptes de son tuteur ; qu'il aurait au moins approuvé à cet égard le contrôle minutieux et sévère que pourra bien exercer le conseiller d'Orbesson ; tandis qu'au contraire le fils du laquais signera tout les yeux fermés, et que dût-il ne pas le faire par considération pour vous, noble marquis, il le ferait par égard pour votre complice, qui est son père.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Tout cela est vrai... mais quel abîme, grand Dieu! quel abîme!... Et voilà donc comme une première faute peut conduire au plus épouvantable des forfaits!

MONTALAIS.

Silence! on vient.

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE *.

Monsieur le marquis, un monsieur tout en noir vient de s'adresser à moi pour savoir si M. le conseiller d'Orbesson était au château. Sur la réponse que je lui ai faite que monsieur le conseiller n'était pas encore arrivé, il a demandé à parler à monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *à Montalais.*

Sans doute un ami, un parent de la famille d'Orbesson, invité pour la signature du contrat de mariage. (*A Louise.*) Priez-le de venir me trouver.

LOUISE.

Oui, monsieur le marquis.

MONTALAIS.

Je vous quitte; j'ai besoin de parler au duc.

LE MARQUIS, *tressaillant, à part.*

Au duc!

MONTALAIS, *bas.*

M. d'Orbesson ne peut tarder à paraître. Sa fille peut être frappée de la ressemblance qui existe naturellement entre le jeune homme qui lui a sauvé la vie et l'époux qu'on va lui présenter. Il est bon de rappeler à notre soupirant de la place Royale qu'il ne doit être que le duc de Verneuil.

Il sort.

SCENE VII.

LOUISE, LE MARQUIS.

LOUISE, *qui allait sortir et qui revient sur ses pas.*

Monsieur le marquis, j'oubliais de vous dire que ce monsieur m'a adressé beaucoup de questions sur monsieur le duc.

LE MARQUIS, *vivement.*

Des questions sur le duc... Que voulait-il savoir?

LOUISE.

Il m'a demandé si je connaissais M. Léon depuis long-temps, s'il avait toujours habité le château; et puis, il m'a parlé de sa maladie... Ce n'est pas l'embarras, il y avait à jaser sur cet article-là... C'est tout de même drôle que cette maladie ait pu le changer tellement que parfois je ne sache pas trop si c'est bien le même qu'auparavant.

* Montalais, et Marquis, Louise *au fond.*

LE MARQUIS, *qui a réfléchi, et à part.*

Refuser de voir cet homme serait peut-être dangereux (*A Louise.*) Allez prévenir ce monsieur que je l'attends.

Louise sort.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Pourquoi ces questions? Pourquoi veut-il parler au conseiller? Ah! sans doute, je m'alarme trop facilement; je le sens, il ne me sera plus permis de rester un moment sans être en proie aux tortures de l'enfer!

SCENE IX.

LE MARQUIS, DELMAR.

DELMAR, *entrant et saluant.*

Ai-je l'honneur d'être reconnu de monsieur le marquis?

LE MARQUIS, *allant à lui.*

Monsieur le docteur Delmar?

DELMAR.

Moi-même.

LE MARQUIS.

Comment pourrais-je avoir oublié le médecin dont la science a sauvé mon pupille!

Ces derniers mots ont été dits avec peine.

DELMAR.

Je vous avoue, monsieur le marquis, que j'étais loin de m'attendre à un si grand succès. Lorsque j'ai appris hier que le jeune duc de Verneuil allait épouser la fille de M. le conseiller d'Orbesson, j'ai éprouvé une surprise, une joie difficile à décrire.

LE MARQUIS.

C'est hier seulement que vous avez été instruit de son mariage?

DELMAR.

Par M. d'Orbesson lui-même. Nous nous sommes rencontrés au Châtelet où mon devoir m'appelait.

LE MARQUIS, *à part.*

Au Châtelet?

DELMAR.

Il s'agissait de cet assassinat dont le mystère occupe tout Paris. M. d'Orbesson a été nommé conseiller-rapporteur de cette affaire. Il m'a fait part de son voyage pour Verneuil où il doit signer le contrat de mariage de sa fille; je suis venu pour lui donner connaissance de renseignemens précieux qu'on vient de recueillir sur la victime de cet odieux attentat.

LE MARQUIS.

Eh quoi! monsieur, aurait-on découvert...

DELMAR.

Une femme l'a reconnu pour son fils.

LE MARQUIS, *vivement.*

Pour son fils!... sa mère l'aurait reconnu!

DELMAR.

Elle n'ose encore l'affirmer positivement, mais tout porte à croire qu'elle a dit la vérité.

LE MARQUIS, *à part.*

Je respire!

DELMAR.

Vous sentez, monsieur le marquis, de quel intérêt il est pour la justice d'approfondir ce fait si important; et c'est pour y parvenir que j'ai désiré voir M. d'Orbesson, et que je me suis permis de me présenter au château de Verneuil.

LE MARQUIS, *à part.*

La présence de cet homme ne peut que nous être utile. (*Haut.*) Quel que soit le motif qui vous a appelé ici, vous deviez être sûr, monsieur le docteur, d'être bien reçu : le sauveur de mon cher Léon a des droits à ma reconnaissance. M. d'Orbesson peut arriver d'un instant à l'autre, et j'espère que vous voudrez bien l'attendre. Je vous prie de vous regarder dans le château de Verneuil comme chez vous, et vous nous ferez le plaisir et l'amitié de signer au contrat de mariage.

DELMAR.

J'accepte votre aimable hospitalité et je vous remercie de tant d'honneur. Permettez-moi, monsieur le marquis, de réclamer une nouvelle preuve de votre obligeance : je désire vivement voir le jeune duc; vous devinerez facilement le motif qui m'anime : le médecin qui a désespéré d'un malade ne saurait trop tôt s'assurer qu'il est plein de vie et de santé; et si maintenant monsieur le duc...

LE MARQUIS.

Je cours trouver Léon. Soyez assuré qu'il ne se fera pas attendre pour venir vous témoigner sa reconnaissance. Je reviens à l'instant.

Il sort.

SCENE X

DELMAR, *puis* Mme VERDIER.

DELMAR, *suit des yeux le Marquis, et après qu'il s'est assuré qu'il est sorti il va à la porte de l'appartement à gauche.*

Venez, madame, venez. (*Mme Verdier paraît.*) Reconnaissez-vous ce salon?

Mme VERDIER, *après avoir examiné.*

Oui, monsieur, parfaitement. C'est là, dans cette boiserie que doit se trouver la porte qui mène a l'appartement secret. (*Elle s'approche de la boiserie.*) Mes souvenirs ne m'ont pas trompée. Voyez vous-même.

Elle fait jouer le ressort; la porte s'ouvre.

DELMAR.

Grand Dieu! quelle intrigue infernele aurons-nous donc à pénétrer?

Mme VERDIER, *montrant la chambre au fond.*

Cette chambre est telle qu'elle était quand je l'ai habitée. C'est dans une petite pièce, à gauche de l'alcôve, que j'ai caché les deux lettres dont je vous ai parlé.

DELMAR.

Ces lettres sont de la dernière importance. Personne ne vient; vous aurez le temps nécessaire pour vous en emparer. (*Mme Verdier entre dans la chambre secrète. Un moment seul.*) Ces lettres nous apprendront, je l'espère, le nom des parens du jeune enfant que cette femme a nourri ici avec tant de mystère. Ciel! quelqu'un s'approche!... tout serait perdu si elle était aperçue... Que faire?... Ah! il n'y a pas d'autre moyen...

Il referme la porte qui est dans la boiserie.

* Mme Verdier, Delmar.

SCENE XI.

DELMAR, MONTALAIS.

DELMAR, *se jetant dans un fauteuil.*

Tâchons de calmer mon émotion.

MONTALAIS, *regardant Delmar, et du haut de la scène.*

Voyons donc ce docteur qui a sauvé le duc, ce qui est vrai, mais qui veut le voir, ce qui n'est pas prudent, et que le marquis lui amenait bénévolement, si je n'y aveis mis ordre. Ce médecin m'inquiète... Il vient trouver M. d'Orbesson au sujet... Et cette histoire d'une mère qui a reconnu son fils... Ne serait-ce pas quelque piége qu'on voudreit nous tendre? Il est bien à désirer que monsicur le docteur ne voie le duc et M. d'Orbesson que lorsque le contrat sera signé. (*S'avançant vers Delmar et haut.*) Monsieur...

DELMAR, *se levant.*

Monsieur...

MONTALAIS.

Je suis envoyé par monsieur le marquis pour vous prévenir que M. Léon, dans son impatience, bien naturelle sans doute, de connaître celle qu'il va bientôt nommer son épouse, est parti pour aller l'attendre au dernier relais .. Monsieur le marquis a cru devoir le suivre de près. Il m'a chargé de vous faire agréer ses excuses et de vous conduire à l'appartement qui vous est destiné.

DELMAR.

Je remercie monsieur le marquis de cette attention, mais je ne veux causer aucun embarras; j'attendrai ici le retour de M. de Rosebois.

MONTALAIS.

Ce retour peut se faire long-temps attendre... Monsieur le docteur doit être fatigué de la route, et quelques instans de repos...

DELMAR.

Du tont, du tout... Je suis très-bien dans ce salon.

MONTALAIS, *à part.*

Pourquoi donc veut-il rester ici? (*Haut.*) Les ordres de monsieur le marquis ont été tellement formels que je ne pourrais les enfreindre sans me compromettre. M. de Rosebois veut que vous

soyez traité dans le château de Verneuil comme lui-même. Je vais avoir l'honneur de vous conduire; votre appartement est préparé, et vous y trouverez tout ce que vous pourrez désirer.

DELMAR, *à part.*

Une plus longue résistance éveillerait peut-être les soupçons de cet homme, qui doit être le Montalais que l'on m'a signalé comme l'âme damnée du marquis... Mais Mme Verdier... je saurai bien trouver un prétexte pour revenir bientôt. (*Haut.*) Allons, monsieur, puisque vous le voulez absolument, je suis à vos ordres.

MONTALAIS, *à part.*

Il se décide enfin... c'est fort heureux! (*Haut.*) Monsieur, veuillez prendre la peine de me suivre.

Il sort accompagné de Delmar.

SCENE XII.

Mme VERDIER, *ouvrant avec précaution la porte secrète.*

Je n'entends plus rien... (*Regardant dans le salon.*) Mais le docteur, où est-il?... Grand Dieu! parti!... Que devenir?... La porte qui mène au parc est fermée... impossible de fuir par là... peut-être que de ce côté... mais si je viens à être rencontrée, que dire?.. On vient! il faut rentrer! M. Delmar, qui me sait ici, ne peut m'abandonner!...

Elle entre précipitamment dans la chambre secrète.

SCENE XIII

MONTALAIS, *seul.*

Le docteur est en lieu de sûreté, et je m'applaudis fort de ma prudence Son appartement est tres-retiré; deux tours à la serrure me répondent du personnage; j'ai mis la clef dans ma poche, et s'il voulait sortir, la négligence d'un domestique aura tout fait. Monsieur le médecin du Châtelet, vous ne paraîtrez que lorsque je le jugerai convenable. Il était temps! Voici tout notre monde.

SCENE XIV.

MONTALAIS, LÉON, LE MARQUIS, LUCIE, LE CONSEILLER, LOUISE.

LE CONSEILLER, *à Lucie.*

Ma chère Lucie, comment te trouves-tu? La vive émotion que tu as éprouvée lorsque monsieur le duc t'a été présenté, ta pâleur subite m'avaient fortement alarmé.

LUCIE.

Rassurez-vous, mon père, je me sens beaucoup mieux. (*A part.*) Plus je le regarde, et plus je me dis que je ne me suis pas trompée.

LÉON, *à Lucie.*

Mademoiselle, suis-je assez malheureux? Mon plus cher désir était d'assurer à jamais votre bonheur, de vous consacrer tout mon amour, et lorsqu'il m'est permis de contempler tant de charmes, ma présence vous cause une agitation qui alarme mon cœur et vient détruire mes espérances de félicité.

LUCIE, *à part.*

Le même son de voix... Mais c'est lui, c'est Adrien! (*Haut et avec embarras.*) Monsieur le duc...

LE CONSEILLER, *vivement.*

Mais vous-même, monsieur Léon, en voyant ma Lucie, vous n'avez pas été maître d'un trouble et d'une surprise qui ne m'ont pas échappé... (*A Rosebois.*) Marquis, c'est bien naturel chez deux jeunes gens qui vont signer leur contrat de mariage et qui se voient pour la première fois.

LUCIE, *à voix basse.*

Monsieur le duc, c'est la première fois que nous nous voyons?

LÉON, *balbutiant.*

Mademoiselle, je n'avais pas encore eu le bonheur...

LE MARQUIS, *à d'Orbessan.*

Votre charmante fille a besoin de prendre un peu de repos; nous allons la laisser aux soins de la bonne Louise. Le notaire, que nous avons amené de Paris, nous attend dans mon cabinet; si vous y consentez, nous irons prendre lecture du contrat...

LE CONSEILLER.

Volontiers. Louise, je te confie ta sœur de lait: tâche de ramener son aimable gaieté. (*Embrassant sa fille sur le front.*) Ma fille, songe que ton père veut que tu sois heureuse.

LE MARQUIS, *à Léon.*

Monsieur le duc veut-il nous accompagner?

LÉON.

Vous avez été pour moi un second père. Assurer par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, le bonheur à venir de Mlle d'Orbesson est mon unique désir: je ne puis remettre en des mains plus dignes de ma confiance de si chers intérêts. Je vous laisse, messieurs. (*Allant à Lucie et lui baisant la main.*) Lucie, c'est vous seule qui prononcerez sur ma destinée.

(Il s'éloigne lentement en regardant toujours mademoiselle d'Orbesson.

LUCIE, *à part.*

Lucie, a-t il dit! Quels regards il jetait sur moi! Ses yeux sont baignés de larmes! Il faut que j'éclaircisse cet étonnant mystère

Le Marquis et le Conseiller sont sortis par la porte à droite; le Duc par la gauche.

MONTALAIS, *resté dans un coin du théâtre*

La première entrevue a eu lieu. La jeune personne flotte dans une indécision où, je crois, le cœur est pour beaucoup; le duc ne s'en est pas mal tiré: dans quelques minutes le contrat sera signé. Allons surveiller monsieur le docteur

Il sort.

SCENE XV.

LOUISE, LUCIE.

LUCIE, *à elle-même.*

Ce qui m'arrive me jette dans un étonnement !... il n'est pas possible qu'il existe une pareille ressemblance... Mais Adrien, duc de Verneuil ! Je m'y perds.

LOUISE.

Mon Dieu, mademoiselle, comme vous voilà pensive et rêveuse ! Est-ce qu'on est toujours comme ça quand on va se marier ?

LUCIE.

Louise, dis-moi. Depuis long-temps tu connais le duc ?

LOUISE.

Nous avons été élevés ensemble et nous ne nous sommes jamais quittés.

LUCIE, *étonnée.*

Le duc ne s'est jamais absenté de ce château ?

LOUISE.

Quelquefois, et seulement pour des parties de chasse de deux ou trois jours ; voilà tout.

LUCIE.

Il n'a point fait de voyage à Paris ?

LOUISE.

Non, mademoiselle ; je l'aurais bien su. Mais tenez, je devine où vous en voulez venir : vous ne seriez pas fâchée d'avoir quelques renseignemens sur votre futur époux ; vous ne pouviez mieux vous adresser, car personne ne le connaît mieux que moi.

LUCIE.

Voyons, parle. (*A part.*) Peut-être apprendrai-je...

LOUISE.

D'abord, il a deux caractères.

LUCIE.

Deux caractères !

LOUISE.

Oui, mademoiselle, celui d'avant sa maladie et celui d'après. Avant il était joyeux, toujours content ; il m'aimait, quoi ! qu'il me cherchait partout pour me le dire. Maintenant il est grave, pensif ; il ne me dit plus du tout qu'il m'aime : et quand il me rencontre, car il ne me cherche plus, c'est : « Bonjour, mademoiselle Louise ; comment vous portez-vous, mademoiselle Louise ? » et voilà tout. Pourriez-vous m'expliquer aussi, mademoiselle, comment il se fait que, ne vous ayant jamais vue, il me parlait sans cesse de vous comme s'il vous connaissait ?

LUCIE, *étonnée.*

Comme s'il me connaissait ?

LOUISE.

Oui, mademoiselle, toujours de vous et jamais de moi. Je m'entends, c'est depuis sa maladie, car avant c'était tout le contraire, il ne m'ouvrait jamais la bouche de vous.

LUCIE, *à part.*

Plus de doute, c'est lui qui m'a sauvé la vie. Ah ! mon Dieu, serait-il vrai ? Il faut que je m'assure... (*Haut.*) Louise, ma bonne Louise, j'attends de toi un service, un grand service.

LOUISE.

Que faut-il faire, mademoiselle ?

LUCIE.

Il faut aller trouver M. Léon. Tu lui diras, mais à lui seul, que je désire avoir avec lui un entretien secret.

LOUISE.

Oui, mademoiselle ; j'y cours. (*A part en s'en allant.*) C'est pour ma sœur de lait maintenant les entretiens secrets ; depuis sa maladie les miens sont bien passés. (*Elle va pour sortir et revient aussitôt.*) Mademoiselle, votre commission est toute faite. J'aperçois là M. Léon qui, je gage, guette aussi le moment d'avoir avec vous un entretien secret.

LUCIE.

Laisse-nous, Louise.

LOUISE, *au duc qui entre.*

Monsieur le duc, on vous attend.

Elle s'éloigne.

SCENE XVI.

LÉON, LUCIE.

LÉON.

Vous désirez me parler, mademoiselle ?

LUCIE.

Oui, monsieur le duc. Dans la position étrange où je me trouve, un entretien entre nous était indispensable. Avant de faire part à mon père des motifs qui ont causé mon étonnement et mon trouble à votre aspect, j'ai voulu vous ouvrir franchement mon cœur, et j'attends de vous la même franchise.

LÉON, *à part.*

Que va-t-elle exiger de moi ?

LUCIE.

Est-ce bien aujourd'hui que nous nous sommes vus pour la première fois ?

LÉON.

Mademoiselle, j'ai déjà eu l'honneur de vous répondre...

LUCIE.

Oui, vous avez balbutié quelques paroles que j'ai à peine entendues. Mais ici, nous sommes seuls ; sur votre foi de gentilhomme, vous ne m'avez jamais vue, vous ne m'avez jamais parlé qu'au château de Verneuil.

LÉON.

Mademoiselle, j'ignore quel intérêt vous pouvez avoir à exiger de moi un pareil serment.

LUCIE.

Vous allez le savoir. Je n'ai consenti à épouser le duc de Verneuil que pour obéir à mon père,

qui désirait vivement cette union. Mon cœur ne m'appartient plus.

LÉON, *à part.*

Ciel ! que va-t-elle dire !

LUCIE.

J'aime...

Elle regarde fixement Léon.

LÉON, *à part.*

O mon Dieu !

LUCIE.

J'aime un jeune homme qui m'a préservée d'une mort horrible. Pauvre et sans nom, il porte une âme noble et généreuse. Il a repoussé les bienfaits de mon père et n'a voulu accepter de moi qu'une simple bague. (*Léon retire vivement sa main.*) Adrien, vous portez encore ma bague!

LÉON, *tombant à ses pieds.*

Eh bien, oui, je suis Adrien! Adrien au comble de la joie et du bonheur, puisqu'il est aimé, aimé pour lui-même de l'adorable Lucie!

LUCIE.

Mon cœur partage vos sentimens... Mais par quel enchaînement de circonstance retrouvé-je Adrien duc de Verneuil?

LÉON, *avec feu.*

Oui, je suis le duc de Verneuil! ce nom illustre, cette fortune immense qui m'est chère, parce que je vais la partager avec vous, tout cela m'appartient. Trop long-temps j'en ai été dépouillé. C'est à mon tuteur, à M. le marquis de Rosebois que je dois la fin de mes maux. Un profond mystère, dont j'ai juré de garder le secret, a présidé à ma naissance. Mais une fois votre époux, vous saurez tout, et vous verrez que le pauvre Adrien, aujourd'hui duc de Verneuil, est digne de vous.

LUCIE.

Adrien ou Léon, mon cœur vous appartient.

SCENE XVII.

LES MÊMES, LE CONSEILLER, LE MARQUIS, MONTALAIS, LOUISE, UN NOTAIRE, INVITÉS DES DEUX SEXES, DOMESTIQUES.

LUCIE, *allant au-devant de son père et l'embrassant* *.

Mon père, votre Lucie est la plus heureuse des femmes.

MONTALAIS, *bas au Marquis.*

Elle a eu un entretien secret avec Léon : tout se sera passé selon nos désirs. Allons, monsieur le marquis, du calme, de la gaîté et quelques mots d'affection pour votre pupille.

LE MARQUIS, *à part.*

Que je souffre !

LE CONSEILLER, *à sa fille.*

Ma chère Lucie, quel changement soudain ! la joie et le bonheur se peignent sur ton visage, et le duc lui-même... Quel miracle s'est-il donc opéré?

LUCIE.

Vous le saurez, mon père.

* Montalais, le Marquis, le Conseiller, Lucie, Louise, Invités *au fond.* Domestiques *derrière.*

LE CONSEILLER.

Ton mariage ne t'effraie donc plus ?

LUCIE.

Mon bon père!...

Le notaire s'est placé à une table.

LE CONSEILLER, *aux Invités.*

Messieurs, procédons à la signature. (*Donnant la plume à Lucie.*) Comme mariée, à toi de signer la première, ma chère Lucie.

LUCIE, *après avoir signé et remettant la plume à Léon.*

A vous, monsieur le duc.

Léon va pour signer ; on entend un grand bruit.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, DELMAR.

DELMAR, *se précipitant dans le salon et arrêtant Léon prêt à signer.*

Monsieur, quel nom allez-vous mettre sur ce contrat? Léon duc de Verneuil ou Adrien Verdier?

LÉON, *laissant tomber la plume.*

Ciel !

LE CONSEILLER.

Monsieur Delmar !

LE MARQUIS, *à part.*

Je suis perdu !

MONTALAIS, *de même.*

Comment a-t-il pu s'échapper?

LUCIE.

Adrien! Oh! mon Dieu!

DELMAR.

En vain on a cherché à me dérober à vos regards, monsieur le conseiller; j'ai brisé tous les obstacles, et je suis arrivé à temps pour vous dire : Monsieur d'Orhesson, suspendez la signature de ce contrat; elle pourrait vous livrer à d'éternels regrets.

MONTALAIS.

Qu'osez-vous dire ?

DELMAR.

La victime du Châtelet est Adrien Verdier ou Léon duc de Verneuil. (*Montrant Léon.*) Ce jeune homme est le duc ou Adrien Verdier.

MONTALAIS.

Et sur quoi, monsieur, appuyez-vous une pareille assertion?

DELMAR.

Sur un témoignage irrécusable, celui d'une mère... (*Ouvrant précipitamment la porte secrète.*) Venez, madame.

SCENE XIX.

LES MÊMES, Mme VERDIER.

MONTALAIS, *la reconnaissant, à part.*

Ciel ! Joséphine !

Mme VERDIER, *envisageant Montalais.*

Grand Dieu ! Le père d'Adrien !

Elle tombe privée de sentiment. Étonnement général.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

La chambre secrète. A droite, une porte masquée ouvrant sur les appartemens du château. Au fond, une alcôve dont les rideaux sont fermes. Une porte dans l'alcôve donnant sur un escalier conduisant dans un passage souterrain. A gauche, un bureau avec tout ce qu'il faut pour écrire. Quelques chaises.

SCENE PREMIERE.

LE CONSEILLER, UN GREFFIER, DOMESTIQUES.

LE CONSEILLER, *en entrant.*

C'est ici, dans cette chambre, qui jusqu'à ce jour a échappé à tous les regards, que je procéderai à l instruction. (*Au greffier.*) Monsieur le greffier, faites tout disposer à cet effet, et voyez si M. le docteur Delmar peut se rendre auprès de moi. (*Le greffier fait signe à un domestique d'approcher le bureau; puis il sort. Les domestiques le suivent. Pendant ce temps le conseiller continue. A lui-même.*) Mme Verdier doit être enfin remise. Je comprends son émotion à la vue du misérable qui l'a séduite et qu'elle retrouvait dans la personne de ce Montalais. Delmar m'a tout expliqué : le malheur et la faute de cette femme; c'est dans ce château qu'a eu lieu, il y a dix-sept ans, le coupable échange accompli par elle; les deux lettres retrouvées dans la boiserie de cette alcôve où elle les avait cachées ne nous permettent plus d'en douter : dans ces deux lettres, le duc parle à la duchesse du service qui leur est rendu par la demoiselle Joséphine Verdier; mais puisque toute cette mystérieuse histoire est vraie, le jeune homme que le marquis de Rosebois m'a présenté sous le nom de Léon duc de Verneuil, n'est autre que le fils de cette femme et de l'intendant du marquis! Et alors n'est-il pas également probable que ce malheureux assassiné au Bourget doit être le véritable héritier des ducs de Verneuil? Son étonnante ressemblance avec le jeune homme vivant dans ce château... Et pourtant le docteur m'assure que Mme Verdier, placée en face du malheureux exposé au Châtelet, a fini par déclarer positivement qu'elle ne reconnaissait pas en lui l'enfant élevé par elle sous le nom d'Adrien! Qui donc pourra nous aider à pénétrer cet horrible mystère?

SCENE II.

LE CONSEILLER, DELMAR.

LE CONSEILLER.

Eh bien, docteur?

DELMAR.

J'apporte de nouveaux renseignemens, monsieur le conseiller.

LE CONSEILLER.

Qu'avez-vous appris?

DELMAR.

Vous savez que Mme Verdier n'avait pas encore vu le jeune homme que tout le monde ici appelle duc de Verneuil; en entrant dans le salon, ses yeux n'ont d'abord aperçu que Montalais; elle s'est évanouie, et vous vous rappelez qu'à ma prière toute la société, sans en excepter le jeune Léon, a bien voulu s'éloigner jusqu'à ce que cette pauvre femme eût repris l'usage de ses sens.

LE CONSEILLER.

Et tous deux nous sommes restés près d'elle; c'est là que vous m'avez raconté ce qu'elle vous avait appris. A cet évanouissement profond succéda bientôt une agitation trop grande pour que nous pussions obtenir d'elle aucun nouveau renseignement.

DELMAR.

C'est alors que vous m'avez laissé; mais depuis, tout à l'heure, j'étais parvenu à la calmer un peu... J'avais fait ouvrir une des fenêtres donnant sur le parc; j'invite Mme Verdier à s'en approcher pour respirer plus à l'aise... elle s'avance; ses yeux se portant sur une des allées... un cri lui échappe : « Ah! c'est lui! — Qui lui? — Lui! Adrien! l'enfant que j'ai élevé... le voilà... là .. là! » Je regarde... c'était le duc!

LE CONSEILLER.

Le duc! Elle a cru reconnaître dans le duc le jeune homme qu'elle a élevé?... mais c'est impossible, docteur!

DELMAR.

C'est en effet le premier mot que je lui ai dit: « C'est impossible, madame!... vos yeux vous ont trompée! » Mais, au milieu de son désordre, elle répétait avec tant d'énergie : « C'est lui!... je l'ai reconnu! » qu'elle a fait passer dans mon esprit, non pas la conviction, mais une incertitude qui vient encore compliquer l'embarras de notre situation.

LE CONSEILLER.

Songez qu'à Paris déjà elle a cru reconnaître... Et puis elle s'est rétractée...

DELMAR.

Vous dites vrai, monsieur le conseiller... Mais à Paris elle n'avait pas cette assurance : « Lui-même, dit-elle en parlant du jeune Léon, lui-même me reconnaîtra bien!... »

LE CONSEILLER.

Mais comment expliqueriez-vous cela?... Ce jeune homme ne peut avoir été élevé en même temps ici sous le nom de Léon, et à Vendôme sous celui d'Adrien... Cette femme est folle...

DELMAR, *vivement.*

Non ! Cette femme a toute sa raison... Mais cette inexplicable affaire est un abîme de ténèbres où la justice humaine ne doit peut-être pas espérer de faire luire le flambeau de la vérité.

LE CONSEILLER.

Nous ne négligerons rien, mon cher docteur, pour y parvenir. Déjà, j'ai entièrement approuvé le moyen hasardé sans doute, mais peut-être décisif, que vous m'avez proposé; les ordres les plus précis ont été donnés à cet égard. Je suis prêt maintenant, si vous le jugez nécessaire, à mettre Mme Verdier en face du jeune Léon.

DELMAR.

Je n'ose croire que l'état de cette dame lui permette encore...

JOSEPH, *entrant.*

Mme Verdier vient de rouvrir les yeux... elle a demandé monsieur le docteur.

DELMAR.

J'y vais. (*Au Conseiller.*) La crise est passée... dans un quart d'heure, j'espère être ici avec elle.

LE CONSEILLER.

D'ici là, je vais voir si tout est prêt pour notre dernière épreuve.

DELMAR.

Je vous ai indiqué le souterrain qui communique de cette pièce dans le parc.

LE CONSEILLER.

Oui, la porte est à droite dans cette alcôve; c'est par là que je ferai tout disposer.

DELMAR.

Nous nous retrouverons ici.

Il sort par la porte secrète des appartemens.

LE CONSEILLER.

Ah! Joseph, allez trouver M. le marquis de Rosebois et priez-le de descendre dans cet appartement.

Il sort par l'alcôve.

SCENE III.

JOSEPH, LÉON.

Au moment où Joseph va pour sortir, il rencontre Léon.

LÉON.

Je croyais trouver ici monsieur le conseiller.

JOSEPH.

Il vient de sortir; mais dans quelques instans il sera de retour.

Il salue et sort.

SCENE IV.

LÉON, *seul.*

Je dois rompre ce coupable silence; oui, j'avouerai tout au conseiller. Lucie sera perdue pour moi, mais j'aurai fait mon devoir. On m'a indignement trompé. J'ai été sans le savoir l'instrument d'une coupable intrigue. Je ne dois pas plus long temps porter un nom qui ne m'appartient point. Ah ! je ne regretterai ni titres ni richesses; mais Lucie... Lucie... Allons, point de faiblesse; obéissons à l'honneur... Mais grand Dieu! Comment paraître devant le conseiller? Comment oser lui dire : Je ne suis qu'un misérable que l'amour a égaré. Hélas! Me croira-t-il? il faudra donc rougir devant le père de Lucie! Non, non, je n'aurai jamais ce courage... Ecrivons-lui; et fuyons ensuite de ce château, où je ne suis entré que pour connaître l'opprobre et le désespoir.

Il se place au bureau.

SCENE V

LÉON, *écrivant*, MONTALAIS, *paraît à la porte secrète des appartemens.*

MONTALAIS, *sans être vu de Léon.*

Joseph ne m'a pas trompé... le voilà!... lui seul à présent peut me perdre ou me sauver. (*S'approchant de Léon.*) Que faites-vous donc là, monsieur le duc?

LÉON.

J'écris au conseiller, et je quitte le château.

MONTALAIS.

Pourquoi écrire au conseiller et quitter le château?

LÉON.

Pour révéler à M. d'Orbesson ce qui s'est passé entre nous et aller loin d'ici cacher ma honte et mon malheur.

MONTALAIS.

Vous n'écrirez pas à M. d'Orbesson, et vous resterez ici.

LÉON.

Qui pourrait m'y contraindre?

MONTALAIS.

Moi... Et d'abord voici pour la lettre.

Il la prend et la déchire.

LÉON.

Que faites-vous, misérable !

MONTALAIS.

Vous m'appelez misérable?

LÉON.

N'est-ce pas toi qui m'as perdu? N'est-ce pas toi qui m'as amené ici, et qui, à l'aide de mensonges ingénieux, d'espérances si douces pour un cœur épris d'amour, m'as précipité dans l'abîme?

MONTALAIS.

Et dans quel abîme êtes-vous donc tombé?

LÉON.

Le médecin Delmar ne m'a-t-il pas signalé comme n'étant pas le duc de Verneuil?

MONTALAIS.

Mais ce savant docteur, qui condamne les gens qui reviennent à la vie; ce docteur qui ne sait rien que par des oo dit; qui n'a d'autre preuve que la déposition d'une femme qui redemande son fils et qui ne peut le reconnaître. (Vous entendez! une mère qui ne peut reconnaître son fils!) Croyez-vous donc impossible de prouver que ce docteur est tombé dans une erreur grossière?

LÉON.

Non, non, Delmar connaît tout. Mais toi, toi, qui veux encore que je brave une accusation terrible et vraie, réponds-moi: suis-je le duc de Verneuil?

MONTALAIS, *froidement.*

Non.

LÉON.

Ainsi donc, j'ai été le jouet de tes paroles insidieuses, de tes récits mensongers?

MONTALAIS.

Oui, et vous avez bien fait, dans l'intérêt de deux personnes.

LÉON.

Deux personnes?

MONTALAIS.

Vous d'abord.

LÉON.

Ensuite?

MONTALAIS.

Votre père...

LÉON.

Mais qui donc est mon père?

MONTALAIS.

C'est à moi que vous le demandez... à moi!... et rien dans ma conduite ne vous a fait deviner...

LÉON, *terrifié.*

Ah! mon Dieu... quel soupçon!... oh! ce serait horrible... Tais-toi, tais-toi... je ne veux pas connaître mon père.

MONTALAIS.

Et moi, je veux que vous le connaissiez... ton père, Adrien, c'est...

LÉON.

Non! non!... N'achevez pas!... C'est impossible!... Je ne veux pas vous croire!... Mon cœur me dit que c'est une nouvelle imposture!... Je sens là que je ne suis pas...

MONTALAIS.

Tu es mon fils!

LÉON.

Oh! par pitié, ne me donnez pas ce nom!... Laissez-moi, laissez-moi!... je cours trouver le conseiller.

Il se lève et va pour sortir.

MONTALAIS.

Va trouver le conseiller, et tu envoies ton père à l'échafaud!

LÉON, *s'arrêtant.*

A l'échafaud!

MONTALAIS.

Tu avais pris la place du duc; le duc, qui passait pour mort, respirait encore; un des deux devait être sacrifié : c'était toi qui étais désigné; mais tu prononças le nom de ta mère, je reconnus mon fils, mon choix fut bientôt fait.

LÉON.

Ainsi, ce malheureux trouvé au Bourget...

MONTALAIS.

Est le duc...

LÉON.

O mon Dieu! mon Dieu!

MONTALAIS.

Veux-tu connaître l'assassin?

LÉON.

Non, non...Taisez-vous, par grâce, taisez-vous!

MONTALAIS.

Soit; mais si tu dis un seul mot, si un seul instant tu renonces à être le duc de Verneuil; si tu hésites à me seconder, je suis perdu! Il n'existe aucune preuve, tout dépend de toi. Ainsi, d'un côté, les honneurs, les richesses, la main de la femme que tu aimes; de l'autre, l'opprobre, la misère... Lucie perdue pour toi, et une mort ignominieuse pour ton père.

LÉON.

Fuyez, fuyez, pendant qu'il en est temps encore... J'ai de l'or, des bijoux; je vous donnerai tout ce que je possède.

MONTALAIS.

Fuir!... Ce serait m'avouer coupable; je resterai. C'est dans ce château que je saurai si mon fils sait tout braver pour sauver son père, comme j'ai su, moi, tout oser pour assurer la fortune et le bonheur de mon fils.

LÉON, *avec désespoir.*

Mon bonheur!

MONTALAIS.

Je te laisse, Adrien; mais je te reverrai devant le conseiller, le médecin Delmar, et ta mère, ta mère!

LÉON.

Ma mère!

MONTALAIS.

Qui ne doit être à tes yeux qu'une étrangère, qui ne doit voir en toi que le duc de Verneuil.

Il sort.

SCENE VI.

LÉON, *seul.*

Je suis anéanti!... Moi, le fils d'un assassin!... O rêves de gloire, de fortune et d'amour... Je suis le fils d'un assassin!... Et c'est pour moi qu'il a frappé ce malheureux jeune homme. (*Marchant à grands pas.*) Oui, je garderai le silence sur l'auteur d'un pareil forfait... Il me faudra appeler le mensonge, soutenir le rôle que ma crédulité m'a

fait accepter... Il le faut, si ce n'est par amour filial... Et vous me pardonnerez, mon Dieu, de n'avoir pas encore trouvé dans mon cœur ce tendre sentiment... Il le faut du moins par devoir... Oh! qu'il échappe seulement à la justice des hommes, et j'abandonne ce château, et je rends à Lucie les biens qui lui appartiennent; et puis, j'irai, changeant de nom, chercher la mort sur une terre étrangère... Ciel! que vois-je?... Le père de Lucie!

Le Conseiller arrive par l'alcôve.

SCENE VII.

LÉON, LE CONSEILLER.

LE CONSEILLER, *à part.*

Tout est prêt de ce côté; voici notre jeune homme, et le docteur ne peut tarder. (*Haut en s'avançant.*) Ma présence paraît étonner monsieur le duc.

LÉON, *embarrassé.*

J'avoue que je ne m'explique pas encore comment vous avez pu pénétrer ici...

LE CONSEILLER.

Monsieur le duc ignore peut-être qu'il existe dans cette partie du château une issue secrète conduisant au parc?

LÉON.

Une issue secrète!... C'est la première fois...

LE CONSEILLER, *avec intention.*

Ignorance toute naturelle chez monsieur le duc, qui probablement n'a pas toujours habité ici?

LÉON, *avec embarras.*

Que voulez-vous dire?

LE CONSEILLER, *de même.*

Que monsieur le duc n'a peut-être pas été élevé au château de Verneuil... que sans doute il n'y est pas né...

LÉON, *à part.*

O mon Dieu! soupçonnerait-il...? (*Haut.*) Je pensais que monsieur le conseiller savait parfaitement le contraire...

LE CONSEILLER.

Je croyais le savoir en effet, mais des doutes se sont élevés...

LÉON.

Et qui donc pourrait douter...?

LE CONSEILLER.

Une personne à laquelle vous pouvez répondre vous-même.

LÉON.

Et cette personne...

LE CONSEILLER, *indiquant la porte des appartemens.*

La voilà.

LÉON, *à part, après avoir regardé.*

Elle! Elle, qui, dit-on, est ma mère!... O mon Dieu! donnez-moi le courage de la démentir.

Mme Verdier arrive conduite par Delmar.

* Le Conseiller, Léon.

SCENE VIII.

LES MÊMES, DELMAR, Mme VERDIER.

LE CONSEILLER.

Approchez, madame, et dites-nous si vos yeux ne vous ont pas trompée; croyez-vous toujours reconnaître l'enfant que vous avez élevé?

Mme VERDIER, *à part.*

Je tremble!

LÉON, *à part.*

Cruelle épreuve!

DELMAR, *à Mme Verdier.*

Eh bien?

Mme VERDIER, *regardant Léon en face.*

C'est lui!... oh! je l'ai bien reconnu!... c'est Adrien!

LE CONSEILLER, *à Léon.*

Vous entendez.

LÉON, *à part.*

Oh! c'est pour mon père! (*Haut, avec un étonnement simulé.*) Adrien! quel est ce nom?... je ne puis comprendre...

Mme VERDIER, *vivement.*

Oh! la voix, la même voix!... Il y a trois ans que je l'ai entendue; mais je la reconnais, et puis tout son visage... Adrien! Adrien, aie pitié de moi... Tu vois mon anxiété... Oh! réponds, réponds! n'est-ce pas que c'est toi?... N'est-ce pas que tu n'es point le duc?

LÉON.

Madame...

Mme VERDIER.

Madame!... Mais ne reconnais-tu pas celle qui t'a élevée?... Ne te souvient-il plus de tes premières années?... Ou bien, tu sais tout peut-être; tu sais que je ne puis te retrouver vivant, toi, sans être certaine d'avoir à pleurer...

DELMAR, *l'arrêtant.*

Madame!...

LÉON, *à part.*

Que dit-elle?

Mme VERDIER.

Oh! mais, vois-tu, je ne puis plus avoir de doute, c'est bien toi qui es là... toi que j'ai élevé, toi qui as grandi près de moi, que tu appelais ta mère... Tu sais bien, toi, que tu n'as pas été nourri dans ce château... Tu te souviens de notre petite ville, de notre pauvre maison de Vendôme, réponds, n'est-ce pas que tu n'as rien oublié de tout cela?

LÉON, *à part.*

O mon père! quel supplice j'endure pour vous! (*Haut.*) Madame, je ne sais que vous répondre... Je vois bien que vous n'avez nullement l'intention de m'abuser, ni d'abuser personne... Vous êtes de bonne foi dans votre erreur; mais, je vous le répète, je ne suis pas celui que vous cherchez... Je n'ai jamais quitté ce château... Je ne suis jamais allé à Vendôme.

Mme VERDIER.

Jamais?

LÉON, *toujours avec effort.*

Jamais!... Et si je ne vous avais aperçue un instant ce matin, quand vous avez paru au salon pour y tomber privée de sentiment, je dirais que je vous vois en ce moment pour la première fois.

LE CONSEILLER.

Qu'avez-vous à dire, madame?

Mme VERDIER, *au comble de la surprise.*

Rien, monsieur le conseiller, rien, si ce n'est qu'ici, comme à Paris, je suis donc le jouet d'une fatale ressemblance... et que monsieur doit être...

LÉON.

Je suis le duc de Verneuil!

Mme VERDIER, *à part en le regardant.*

Le duc!... Mais le duc, c'est mon fils!... Oh! que dois-je croire!

LE CONSEILLER, *bas à Delmar.*

Qu'en dites-vous, docteur?

DELMAR, *de même.*

Je m'y perds!

LE CONSEILLER, *de même.*

Sans doute du côté du marquis quelque éclaircissement...

Entre Joseph.

SCENE IX.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur le conseiller, d'après vos ordres, je me suis rendu près de M. le marquis; après une longue promenade dans le parc, M. le marquis était rentré au château, annonçant qu'il voulait être seul; il s'est ensuite enfermé dans son appartement... Je n'ai pas cru devoir me présenter.

DELMAR, *bas au Conseiller.*

J'y cours, et je saurai bien pénétrer jusqu'à lui.

Il sort.

Mme VERDIER, *à part.*

O ciel! aurais-je donc retrouvé mon fils!

LÉON, *de même.*

Ai-je enfin sauvé mon père!

Il va pour sortir. Entre Lucie.

SCENE X.

LES MÊMES, LUCIE.

LUCIE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, monsieur, et permettez qu'en votre présence je révèle à mon père un secret que déjà j'ai trop long-temps gardé peut-être.

LE CONSEILLER.

Lucie, que veux-tu dire?

LUCIE.

Vous vous souvenez sans doute, mon père, de l'émotion que j'éprouvai lorsque monsieur me fut présenté sous le nom du duc de Verneuil?

LE CONSEILLER.

En effet, je m'en souviens; tu as pâli, une vive émotion s'est manifestée sur tous tes traits.

LUCIE.

Eh bien! mon père, il faut bien vous le dire, c'est que je reconnaissais dans monsieur le jeune homme qui, à Paris, dans la fatale soirée du 31 mai, m'a sauvée d'une mort certaine.

LE CONSEILLER.

Est-il possible!

Mme VERDIER, *à part.*

A Paris!

LÉON, *à part.*

Tout est perdu!

LUCIE.

D'abord j'ai cru que je m'abusais; mais, pressé par mes questions, il m'a avoué, en me montrant la bague que je lui avais donnée lorsqu'il avait refusé vos dons généreux, que c'était bien lui qui portait alors le nom d'Adrien, et que plus tard il me dévoilerait les motifs du mystère dont il s'était enveloppé.

Mme VERDIER, *à part.*

Adrien, a-t-elle dit!

LUCIE, *à Léon.*

Pardonnez-moi, monsieur, si je ne tiens pas la promesse que je vous avais faite; mais dans la position où nous nous trouvons l'un et l'autre, je serais indigne de la tendresse de mon père, si j'avais pour lui le moindre secret.

LE CONSEILLER, *à Léon.*

Eh bien, monsieur, le moment n'est-il pas venu de vous expliquer? Qu'avez-vous à répondre?

LÉON.

Que je vais me couvrir de honte à vos yeux, monsieur le conseiller, et mériter votre mépris. (*A part.*) Encore ce dernier sacrifice à mon père!

LE CONSEILLER.

Parlez...

LÉON.

Hier, monsieur, mais hier seulement, j'ai trompé votre fille... Cette bague ne m'appartient pas!

LUCIE, *vivement.*

Quoi! ce n'est pas à vous-même que je l'ai remise?

LÉON.

Non, mademoiselle; le hasard seul m'en a rendu possesseur. Lorsque vous l'avez reconnue, lorsque vous m'avez pressé de questions, vous m'avez laissé entrevoir de quel prix elle était... alors j'eus la coupable pensée de m'en servir pour acquérir quelques droits à la tendresse de celle que j'allais nommer mon épouse, de celle qui déjà avait fait battre mon cœur: voilà mon crime. Reprenez donc cette bague; maintenant je ne suis plus digne de la porter!

LUCIE.

Mais alors, monsieur, expliquez-vous.

SCENE XI.

Les Mêmes, DELMAR, Gens de justice.

DELMAR, *entrant vivement.*

Ah! monsieur le conseiller, un événement affreux!...

LE CONSEILLER.

Qu'est-ce donc? Le marquis.....

DELMAR.

Après avoir frappé inutilement à la porte de son appartement et redoutant un malheur qui n'était que trop réel, je l'ai fait enfoncer, et arrivé dans la chambre a coucher de M. de Rosebois, nous l'avons trouvé près de son bureau; il était renversé dans un fauteuil. et tenant encore à la main la plume qui lui avait servi à écrire les premières lignes d'un billet que la mort ne lui a pas permis d'achever.

LE CONSEILLER.

La mort!

DELMAR.

En vain je lui ai prodigué mes soins... le poison l'avait tué.

LE CONSEILLER.

Empoisonné! Le malheureux était donc bien coupable!

DELMAR.

Voici, monsieur le conseiller, l'écrit trouvé près de l'infortuné marquis.

LE CONSEILLER, *après avoir lu bas.*

Pas une minute à perdre. (*Aux gens de justice.*) Qu'on cherche Montalais; qu'il soit amené près de moi à l'instant même, et surtout qu'on prenne toutes les mesures pour qu'il ne puisse s'échapper.

SCENE XII.

Les Mêmes, MONTALAIS.

MONTALAIS.

Et pourquoi donc fuirais-je? quel crime ai-je commis et de quoi m'accuse-t-on?

LE CONSEILLER.

Vous le saurez bientôt: mais écoutez. Un événement aussi cruel qu'inattendu vient d'arriver...

MONTALAIS, *avec un grand sang-froid.*

Vous voulez parler de la mort de M. de Rosebois!

LE CONSEILLER.

Quoi! vous savez déjà!...

MONTALAIS.

Inquiet de ne pas voir paraître le marquis, je suis entré dans son appartement à l'aide de cette double clef. Il venait d'expirer, laissant sur une table, près de lui, un billet a peine commencé et dans lequel j'étais nommé. J'aurais pu le soustraire et le détruire; je m'en suis bien gardé, car je veux que le mystère qui règne ici soit éclairci, que la vérité se fasse enfin jour, et que mon innocence soit hautement reconnue. Les quelques lignes de M. de Rosebois devaient éveiller votre curiosité et me mériter les honneurs d'un prompt interrogatoire. Il paraît que je ne me suis pas trompé. Monsieur le conseiller, je vous attends.

LE CONSEILLER.

Vous rappelez-vous bien les derniers mots tracés par le marquis?

MONTALAIS.

Très-bien... Cependant si vous vouliez avoir la bonté de les lire.

LE CONSEILLER, *lisant.*

« Je succombe à mes remords. Le poison va me » soustraire au déshonneur. Je veux employer » mes derniers momens a retracer les événemens » qui m'ont précipité dans l'abîme. Ce sont les » conseils de Montalais qui m'ont perdu. C'est » lui qui a tout inventé, tout préparé, tout exé- » cuté... Il est... » Là il s'est arrêté, frappé par la mort qu'il ne croyait pas si prompte.

MONTALAIS.

Eh bien, vous, monsieur le conseiller, qui avez cru venir dans ce château pour signer le contrat de mariage de votre fille, et qui procédez maintenant à une enquête judiciaire; vous, monsieur le docteur, qui condamnez si promptement vos malades et qui vous mêlez de justice plus promptement encore, savez-vous seulement pourquoi le marquis s'est donné la mort?... (*Moment de silence.*) Vous l'ignorez... Eh bien! moi je vais vous l'apprendre. Le marquis s'est tué parce qu'il avait emprunté, ou plutôt volé à la fortune de son pupille cinq cent mille francs qu'il a follement dissipés.

LE CONSEILLER.

Cinq cent mille francs!

MONTALAIS.

Tout autant; le fait est facile à vérifier. Le jeune duc mort, le marquis devait rendre ses comptes de tutelle, et sa perte était certaine. Je voulus le sauver; je courus chercher à Paris un jeune homme sans parens, abandonné, et dont la ressemblance avec le duc était telle que moi-même j'étais resté immobile de surprise en le voyant. Après l'avoir plongé dans un profond sommeil, je l'amenai dans cette chambre, et j'allais le substituer au duc que M. le docteur Delmar avait laissé pour mort, quand le duc, en dépit de ma prévision et des ordres de messieurs les médecins, revint à la vie Que faire?... Je séquestrai mon duc d'emprunt dans cet appartement ignoré, et après l'avoir endormi de nouveau, je le ramenai à Paris, et je l'abandonnai non loin du Bourget, en lui laissant quelques pièces d'or. Tout ce qui s'est passé depuis m'est étranger. Un jeune homme, dit-on, a été trouvé assassiné au Bourget; ce jeune homme est la parfaite image du duc. Tout porte a croire, et c'est même probable, que c'est le malheureux que j'ai ramené à Paris. Mais suis-je donc son assassin? Et pourquoi aurais-je commis ce crime? Pour m'emparer de l'or que je lui avais donné? Est-ce

probable? Pour m'assurer son silence? Mais il ignorait où il avait été conduit, le rôle qu'il devait jouer, et ne connaissait que moi. On n'assassine pas sans motifs, et je n'avais aucun motif pour assassiner.

LE CONSEILLER, *après un silence.*

Et comment expliquez-vous l'étrange aveu échappé à madame Verdier, qui reconnaît en vous le père d'un enfant qui l'a quitté depuis long-temps, et que son cœur de mère redoute d'avoir trouvé dans la victime du Bourget?

MONTALAIS.

Une femme se présente au Châtelet; elle cherche son enfant : à la vue du malheureux assassiné, elle s'écrie : C'est lui!... C'est mon fils!... Puis elle balbutie, regarde encore, et finit par ne plus pouvoir affirmer ce qu'elle avait d'abord dit. M. le docteur, qui se trouvait là, s'écrie à son tour : Moi aussi je l'ai connu. C'est au château de Verneuil que je l'ai vu. Là-dessus tous les deux se rendent ici, s'introduisent furtivement. M. le docteur demande à grands cris le duc, et ce duc qu'il a laissé à l'agonie ou qui a été tué au Bourget, paraît devant lui plein de vie et de santé. Mais n'importe, ils ont eu connaissance de cet appartement mystérieux. Plus de doute, c'est dans ce château que le crime, qui occupe tout Paris, a été commis. De là, la scène à effet lors de la signature du contrat de mariage, l'apparition fantastique de madame (*il montre Mme Verdier*), qui, ô nouvelle surprise! jette les yeux sur moi et daigne me reconnaître comme son séducteur, l'homme qui l'a abandonné, le père de son fils. (*Moment de silence.*) Moi! j'aurais un fils... J'apprendrais qu'il est tombé sous les coups d'un assassin... et je resterais froid et insensible!... Et mon cœur de père ne trahirait pas ma douleur, mon désespoir! non, messieurs, c'est impossible.

LE CONSEILLER.

Mais, dites-moi, si le jeune homme que vous avez conduit ici, et que vous avez ensuite abandonné sur la route du Bourget, se présentait à vos regards, vous n'hésiteriez pas à le reconnaître?

MONTALAIS, *avec fermeté.*

Non, monsieur. Je ne saurais me tromper, et je regrette bien qu'il ne me soit plus permis de m'assurer si en effet la victime du Bourget... mais il est trop tard!

DELMAR, *indiquant l'alcôve.*

Il est trop tard? Détrompez-vous! regardez.

Les rideaux de l'alcôve s'ouvrent et laissent voir l'image d'Adrien, en cire, le mannequin est assis dans un fauteuil en face du public. Léon a remonté la scène et se trouve non loin du portrait d'Adrien. Tous les personnages sont saisis d'étonnement. Au fond, des soldats de maréchaussée.

LUCIE.

Ciel!

LÉON, *à part, au dernier degré du désespoir.*

O mon père! Mon père!...

Mme VERDIER, *à part.*

Je respire à peine.

MONTALAIS.

C'est lui, c'est lui.

DELMAR, *à Montalais.*

Vous reconnaissez le jeune inconnu amené par vous ici et reconduit par vous à Paris?

MONTALAIS.

Oui.

DELMAR.

Vous l'affirmez?

MONTALAIS.

Je l'affirme.

DELMAR.

Eh bien! c'est donc le duc de Verneuil qui est mort assassiné, car celui qui est mort assassiné n'est autre que l'enfant élevé par Mme Verdier, et l'enfant élevé par Mme Verdier, c'était le duc de Verneuil!

MONTALAIS.

Hein!

DELMAR.

Oui, cette femme abandonnée il y a dix-sept ans par son séducteur, puis conduite à la même époque au château de Verneuil pour y élever en secret l'enfant du duc, cette femme, en quittant ces lieux, avait substitué son propre fils à l'enfant qui lui était confié!

MONTALAIS.

Que dites-vous!... l'enfant élevé dans ce château pendant dix-sept ans sous le nom de Léon...

DELMAR.

C'était Adrien.

MONTALAIS.

Ah! misérable que je suis, j'ai tué mon fils!

Mme VERDIER.

Ton fils!

MONTALAIS.

Le voilà!... J'ai frappé dans les souterrains de ce château celui qui jusqu'alors avait porté le nom de duc de Verneuil!

Mme VERDIER.

Ah! malheureuse! mon fils est mort!

LÉON.

Merci, mon Dieu! je ne suis pas le fils d'un assassin!...

LE CONSEILLER.

Le coupable s'est trahi lui-même... (*Aux soldats.*) Qu'on s'assure de cet homme.

Les soldats entourent Montalais qui est tombé sur un siége, anéanti par son désespoir.

Mme VERDIER.

Mon Adrien, mon fils, du haut des cieux jette un regard sur nous! prie pour ton père, ô mon fils... et pardonne à ta mère!

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.